Anniversaire

JO, ZETTE ET JOCKO
UNE FAMILLE DANS TOUS SES ÉTATS

Tintinologie

LA MÉTAMORPHOSE DE MILOU

Collection

SUR LA PISTE DES FAUSSAIRES

Tourisme

BIENVENUE À VARGÈSE

LES AMIS DE HERGÉ

NUMÉRO 51 - PRINTEMPS 2011

Notre dossier :

LA DOUBLE VIE DE TOTOR, C.P. DES HANNETONS

51

© MOULINSART 2011

Revues Dépliants Cartes Enveloppes Lettres Factures
Faire-part Mariage & Naissance Etc.

ATHENA
CREATIONS
IMPRIMERIE

211 chaussée Bara 1410 Waterloo Tél. 02.353.20.05
athenacreations@scarlet.be

LES AMIS DE HERGÉ

Semestriel - Numéro 51 - Printemps 2011
© Les Amis de Hergé a.s.b.l.
Les dessins de Hergé sont © Hergé / Moulinsart 2011
Le portrait de Hergé reproduit en page 3 est © Andy Warhol / Jean-Pol Stercq.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Philippe Goddin

Comité de rédaction : Gérald Dewinter
Gaëtan Laloy
Jacques Langlois
Patrick Vandersleyen

Pré-presse / Impression : Athéna Créations / Waterloo

Secrétariat : Gérald Dewinter
Avenue des Avocettes, 2
B - 1420 - Braine-l'Alleud
Tél. : 32 (0)2 354.21.31
E-mail : gedw@skynet.be

Site internet : www.lesamisdeherge.be

Banque : - Belgique : compte bancaire Fortis n° 001-1724855-77
IBAN : BE80 0011 7248 5577
BIC : GEBABEBB
- France : banque Crédit Lyonnais, 30002
6, avenue Jean Mabuse
59600 Maubeuge
N° de compte : 0000079160V
IBAN : FR04-3000-2039-5100-0007-9160-V76
BIC : CRLYFRPP

ISSN 0773-6703

Les articles qui paraissent dans la présente revue n'engagent que la seule responsabilité de leur(s) auteur(s). Tous textes ou illustrations quelconques non sollicités qui parviennent à la Rédaction ne seront pas renvoyés à leur(s) auteur(s). La Rédaction se réserve le droit de leur publication et pourra être amenée à modifier les textes tout en veillant à ne pas en changer le sens et ce sans recours de leur(s) auteur(s).

EN COUVERTURE :

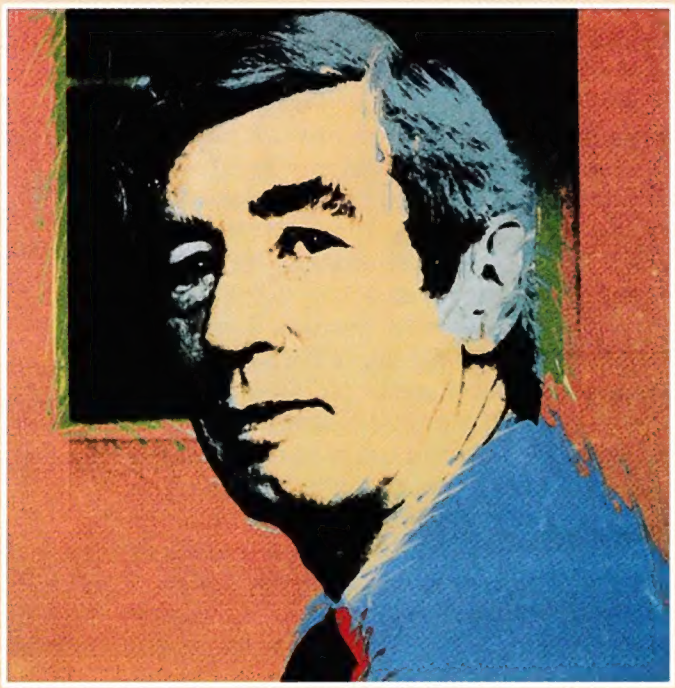
Plutôt cavalier, ce Haddock déguisé qui envahit la une de notre revue, laissant Tintin et Milou interloqués. Ce groupe figurait tel quel sur la pochette d'un disque 45 tours édité au début des *sixties* par… Casterman.

Le dessin qui décore notre Mur du Fond, où Milou prend sa revanche question déguisement, est une case disparue de *L'Étoile mystérieuse,* qui fut publiée dans *Le Soir* du 2 mars 1942. L'original appartient à un de nos membres, que nous saluons.

CI-CONTRE :

Ce joli portrait d'Hergé est extrait d'une bande dessinée publiée le 27 septembre 1966 dans l'hebdomadaire *Tintin* à l'occasion de son vingtième anniversaire. Cette BD, qui met en scène d'autres personnalités du journal, est signée Luc Mazel.

RÉUNION DE FAMILLE



Au fil des pérégrinations de Tintin, Hergé lui a offert une famille « de papier » qui, comme la plupart d'entre elles, compte un cercle proche que chacun a plaisir à voir régulièrement et un ensemble plus éloigné qui ne se manifeste que rarement... sans que cela sucite des regrets. Notre revue est l'un des lieux de rassemblement de la famille créée par Hergé. À cet égard, ce numéro 51 ne faillira pas à ses engagements : autour de Tintin, pivot de tous nos intérêts, seront en effet réunis cette fois le fidèle Milou, les ineffables Dupond et Dupont, le capitaine Haddock et le général Alcazar. Mais d'autres ont répondu à l'appel : si Tintin n'a pas de parents connus, il a des cousins, au nombre desquels figurent Jo et Zette Legrand. Et comme c'est justement leur anniversaire — ils ont fêté leurs 75 ans ces jours-ci — il était bien normal que nous leur réservions une place de choix.

Parmi les membres de la « famille Tintin » qu'il convient d'éviter, mentionnons le terrible Abdallah. Il n'est pas présent, mais c'est sur l'un de ses plus beaux jouets que nous nous sommes penchés, redoutant d'y trouver de la poudre à éternuer ou du poil à gratter. Totor est également « de la famille », puisqu'il est considéré à juste titre comme le « grand frère » de Tintin. Celui qui, en tout cas, lui aura ouvert la voie. Nous lui consacrons d'autant plus volontiers notre dossier que lui aussi fête son anniversaire : le C.P. des Hannetons a 85 ans cette année... et encore des secrets à révéler. Cheminant au fil des pages, nous croiserons encore d'autres membres de la famille comme ce «Tintin-Lutin» dont l'univers avait su charmer Hergé, ou comme ce Palle Huld récemment disparu, qui fut très probablement l'un des instigateurs de la carrière aventureuse et journalistique de « notre » Tintin.

Les familles ont leurs habitudes : la coquette station savoyarde de Vargèse est l'un des lieux fréquentés tant par la famille Legrand que par celle de Tintin. Juste avant son aventure tibétaine, on y a vu séjourner ce dernier avec Milou, le capitaine Haddock et le professeur Tournesol. On y a vu aussi skier des têtes couronnées comme le maharadjah de Gopal. Il n'en fallait pas plus pour que nous tentions de mieux situer cette localité, ce qui nous a donné l'occasion d'en détailler les charmes, trop sommairement évoqués à l'époque par Hergé.

Mais tant qu'à parler de « familles », rappelons-nous à quel point les Amis de Hergé en constituent une, géographiquement dispersée certes mais unie autour d'un centre d'intérêt commun : l'œuvre de Hergé. Ce numéro de votre revue, que plusieurs membres de notre « confrérie » ont contribué à enrichir, est un autre lieu de ralliement, bien plus facile à trouver que Vargèse-les-Bains. Merci à vous, Thierry, Vincent et Xavier, Jean-Pierre et Hervé, les deux Yves et les deux Jacques, Jean-Marie, Sébastien, Roger, les deux Philippe, François, Bernard, Guy, Steve, Marc, Bruno, et Pierre-Emmanuel.

Et merci d'avance à ceux qui, bientôt, suivront votre voie ! Car si le sort de cette revue est entre les mains d'une petite équipe, motivée et soudée, il dépend pour une grande part de l'enthousiasme manifesté par tous ceux d'entre vous qui ont des découvertes à partager.

À bon entendeur, salut... et à la prochaine !

Philippe GODDIN

éditorial

3 RÉUNION DE FAMILLE — *par Philippe GODDIN*

tintinologie

5 LA MÉTAMORPHOSE DE MILOU — *par Jean-Marie APOSTOLIDÈS*

où va-t-il les chercher ?

10 PETITE AUTO POUR PETITS PRINCES — *par Jacques HIRON*

hergéographie

12 BIENVENUE À VARGÈSE-LES-BAINS — *par Yves DEBEURET*

lu pour vous

16 LES NOUVELLES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE — *par Jacques LANGLOIS*

tribune libre

18 UN NOUVEAU REGARD SUR LA FRESQUE DE KIH-OSKH — *par Dimitri SAKHARINE*

anniversaire

20 JO, ZETTE ET JOCKO UNE FAMILLE DANS TOUS SES ÉTATS (1) — *par Vincent BAUDOUX et Xavier ZEEGERS*

mille sabirs

24 DES DISPARITIONS INQUIÉTANTES ! — *par Paul HIGLOTTE*

cherchez l'erreur

26 POUSSE-POUSSE, TRAFIC ET TRAFIQUANTS — *par Emil SZABOR*

dossier

29 LA DOUBLE VIE DE TOTOR, C.P. DES HANNETONS — *par Philippe GODDIN*

cases magiques

37 UN PEU DE LUMIÈRE DANS LE NOIR — *par Thierry LESCUYER*

vous dites ?

38 C'EST UNE BONNE QUESTION... ...QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

de tintini rebus

40 LES OBJETS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN — *par Gaëtan LALOY*

43 la dépêche

47 les bonnes affaires des amis de Hergé

48 le mur du fond

LA MÉTAMORPHOSE DE MILOU

Jean-Marie Apostolidès, qui fut l'invité d'honneur de l'Assemblé générale qui marquait, en 2010, le 25e anniversaire de notre association, vient de publier aux *Impressions Nouvelles* un essai intitulé *Dans la peau de Tintin*. Il nous fait l'amitié de nous communiquer un article qui prolonge son ouvrage.

La Rédaction

La place qu'occupe la peau dans l'imaginaire d'Hergé est essentielle. C'est en enfilant la peau de Tintin, comme on enfile une armure, que l'enfant se sent plus fort et qu'il peut vaincre ses peurs.

À l'intérieur même des aventures du petit reporter, on rencontre plusieurs épisodes au cours desquels l'un ou l'autre des personnages (humain ou animal) s'empare d'une peau pour se grandir et échapper à une situation menaçante. Mais, s'il est un épisode résumant à lui seul toute la charge émotionnelle que comporte le thème de la peau dans *Les Aventures de Tintin*, c'est celui qui apparaît dans le premier album, *Tintin au pays des Soviets*, alors que le héros se trouve une fois de plus entre les mains du Guépéou. Un arrêt sur cet épisode me tiendra lieu d'explication savante.

PREMIER ACTE

D'abord, un rappel du contexte. Wladimir, le chauffeur des bandits, fait prisonnier notre héros et le livre à ses supérieurs. Tintin est amené dans une cave, enchaîné au mur, et mis par les deux agents soviétiques en face du marché suivant : une prime de cent mille roubles pour adhérer au Guépéou... ou la mort ! Le reporter répond par la négative, comme on s'y attend, mais les bandits ne se tiennent pas pour battus et lui accordent un sursis : trois minutes de réflexion. La menace n'y fait rien, notre héros ne retourne pas sa veste. Sa peau, c'est son être entier, il ne peut en changer comme on change de vêtement. Milou met à profit ce temps de grâce pour trouver un moyen de sauver son maître qui, lui, est prêt à mourir pour ses idées. Nous ne savons pas quelle machine le chien va mettre en branle pour parvenir à ses fins mais, d'une façon miraculeuse, une bête féroce fait irruption dans la cave au moment où l'un des agents soviétiques s'apprêtait à liquider le reporter inébranlable : « Horreur ! ... un tigre ! » Le premier bandit s'enfuit à toutes jambes par l'escalier qui mène à l'étage, sans doute pour chercher du renfort, tandis que le second s'évanouit sous la pression de la peur. Le tigre n'y prête guère attention et s'approche de Tintin. Ce dernier analyse calmement la situation. Pendant que dans la cave se déroulent ces événements dramatiques, à l'étage Milou a trouvé la solution pour sauver son maître. Il est entré dans une pièce où il a découvert une peau de tigre ; il s'en est revêtu et s'apprête à descendre pour menacer les agents soviétiques (illustration 1).

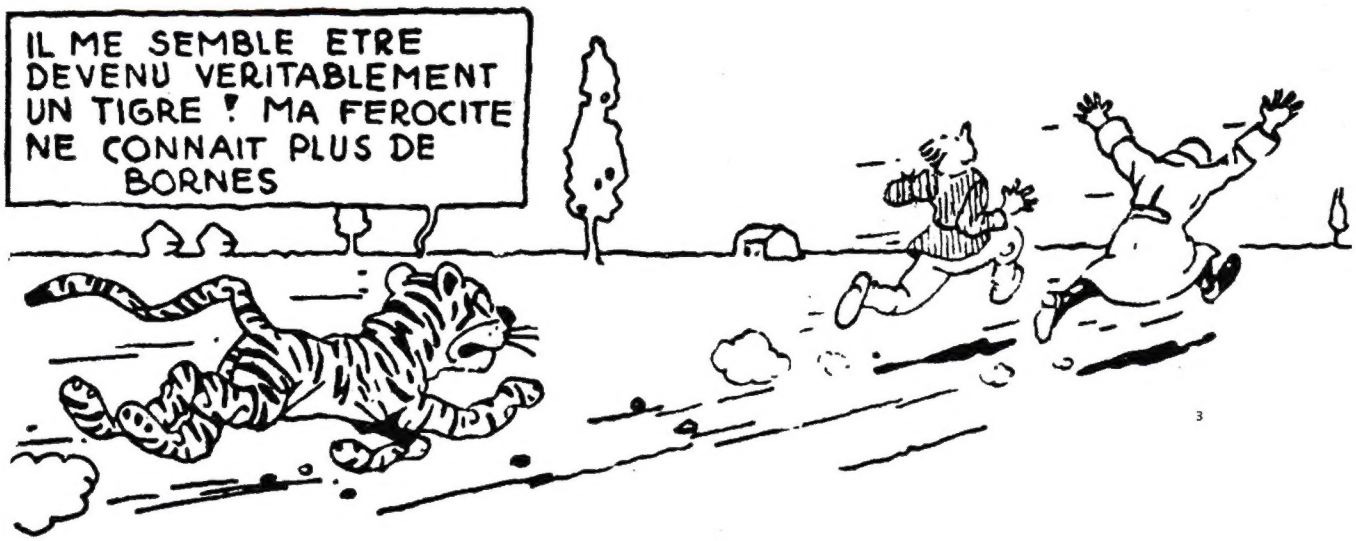
1

AUCUN DE CES MISERABLES NE RECONNAITRA MILOU! SOUS CE TERRIBLE DEGUI-SEMENT. QUE JE VIENS DE TROUVER DANS CE DEBAR-RAS ET ILS AURONT UNE DE CES FROUSSES !

Nous reconnaissons quant à nous le chien sous la peau du tigre, car celle-ci est trop grande et Milou risque de s'y empêtrer, comme il le fera plus tard, dans *Objectif Lune*, dans le costume que le professeur Tournesol a prévu pour lui afin qu'il visite l'usine atomique de Sbrodj avec les autres, vêtu de l'uniforme réglementaire. Malgré cet inconvénient d'une peau trop grande pour lui, Milou descend bravement l'escalier qui mène au sous-sol et se retrouve nez à nez avec l'autre, l'animal échappé de la ménagerie : « Horreur ! ! !... Un vrai tigre !! » Il a tout à fait conscience de n'être qu'un chien, pas un tigre, et de s'être inventé une peau (un double) beaucoup trop grand pour ses modestes moyens. Néanmoins, le mal est fait, il ne peut plus reculer, il faut faire face à l'adversaire, malgré sa peur: «Aïe! Aïe! Il va me dévorer !» Mais, moitié chance moitié ruse, le chien trouve alors la parade (illustration 2).

2

Le vrai tigre, trompé par la peau de son compagnon, n'a pas reconnu le chien sous la peau du tigre. Il se croît face à un monstre, une chimère, un être en dehors des catégories socialement admises. L'aboiement inattendu le prend au dépourvu, il bondit d'étonnement et s'enfuit à toutes jambes. Fin du premier acte de cette farce tragi-comique qui nous permet de cerner les diverses fonctions de la peau dans l'univers (et dans la vie) d'Hergé.



DEUXIEME ACTE

Deux autres soviétiques redescendent à la cave, armés d'un révolver. Il s'agit d'abord de celui qui a rencontré le tigre une première fois et s'est enfui, et d'un autre homme qu'il a appelé au secours. Ce dernier se montre inquiet: «Alors, tu es bien sûr que le tigre est parti ? ?» Ce à quoi son camarade réplique: «Tout à fait sûr! Il s'enfuyait à travers la campagne et semblait en proie à une terreur folle !» Mais on les voit immédiatement remonter et s'enfuir eux-mêmes à toutes jambes, poursuivis par un Milou qui ne cesse d'aboyer.

Eux non plus n'ont pas su reconnaître l'animal inoffensif sous la peau du tigre. Ils ont pris le faux pour le vrai, confondu l'image avec la réalité. «Il a tout du félin», fait l'autre, aurait dit Bobby Lapointe.

Fortifié par son déguisement, Milou est comme enivré de sa puissance nouvelle (illustration 3). Lui aussi se trouve contaminé par la force associée au masque; il perd le sens de la réalité: «Il me semble être devenu véritablement un tigre ! Ma férocité ne connaît plus de bornes». Il est fier d'avoir mis ces deux dangereux malfaiteurs en fuite. Fin du deuxième acte.

TROISIEME ACTE

À force de se prendre pour un autre, en l'occurrence une bête sauvage devant laquelle les grands espaces sont ouverts, Milou s'est égaré. Il est perdu dans la campagne, un bois semble-t-il, qui le mènera bientôt à une cour de ferme. Il n'a aucun flair canin pour retrouver son chemin, preuve qu'à cette époque la dimension humaine l'emporte chez lui sur la dimension animale : «Ça, c'est bien ma veine !... Tout à ma poursuite, je n'ai pas fait attention au chemin parcouru et maintenant je suis égaré !». Il joue de malheur et tombe dans un piège à loups, comme plus tard Tintin lorsqu'il franchira le mur de la propriété du sinistre Dr Müller, dans *L'Ile Noire*. Il a voulu jouer à l'homme fort, au sauvage, le voilà pris au piège des

bêtes sauvages: «Zut !... Un piège à loups !... Je suis pris...» Il est pris pour s'être pris lui-même pour un loup, alors qu'il n'était qu'un chien (illustration 4). Mais c'est la partie "vide" du costume – le supplément! – que le piège a pris dans ses mâchoires d'acier; aucun organe vital de Milou n'est atteint, pas la queue en tous cas[1]. En tirant pour se délivrer, Milou déchire le costume de tigre mais regagne sa liberté. Remarquons ici qu'il n'a pas vu que son costumé était déchiré, au contraire; il insiste dans ses réflexions sur l'intégrité de son *être-tigre*, car c'est cette seconde peau, sauvage, terrible, qui le protège et même lui permet d'agresser les autres: «L'important est que j'aie conservé la peau de tigre intacte !» Il repart ainsi, à nos yeux moitié chien et moitié tigre, c'est-à-dire complètement ridicule, mais devenu tigre dans son esprit simplet. Il se retrouve bientôt dans une basse-cour, un univers animal qui devrait lui être familier, puisqu'il est une bête. Mais face à des oies paisibles accompagnées d'une chevrette domestique, son premier reflexe est de les attaquer pour les faire fuir. Il ne se reconnaît plus dans cette engeance domestiquée, les animaux de ferme. Il les méprise, maintenant qu'il appartient, grâce à sa peau, à l'aristocratique famille des animaux sauvages.

Que cette volaille destinée à la casserole fuie devant lui : « Grr !... Grr !... je suis sûr qu'ils sont pleins d'épouvante » (illustration 5).

Remarquons ici que les lettres qu'il utilise pour effrayer ces paisibles animaux de basse-cour sont les initiales même de l'auteur, GR. Mais quelle n'est pas la surprise de notre cabot en découvrant la réaction des animaux de ferme : ils se rient de lui, ils s'esclaffent ! Loin d'avoir peur du terrible tigre, ils le considèrent comme un clown.

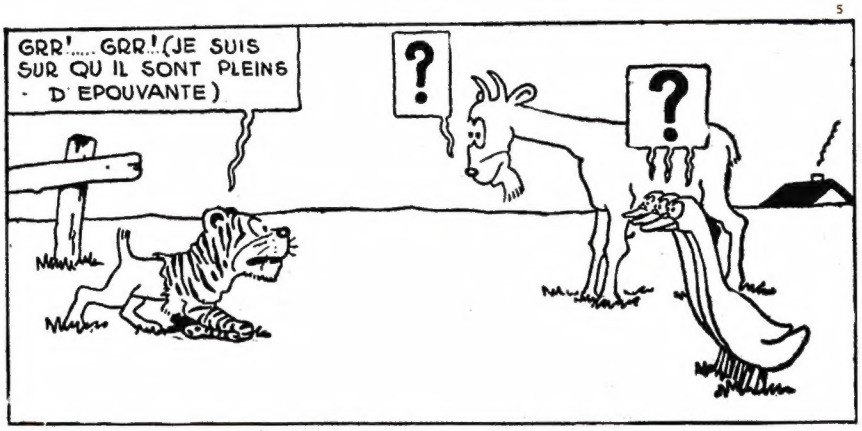
Milou se croyait tigre, se croyait Hergé ; il n'était que GR, c'est-à-dire Georges Remi, un être hybride, moitié petit-bourgeois (animal de basse-cour), moitié artiste (animal sauvage). Le rire des autres provient de ce que Milou n'assume ici ni sa dimension d'animal domestiqué, ni celle d'animal sauvage. Il reste entre les deux. Il est moqué par ses compagnons de domestication en raison même de la tentative avortée de s'être transformé en tigre, en artiste, en sauvage. Lui qui s'attendait à des marques de respect, de crainte peut-être, en tous cas de déférence de la part des oies, des dindons et de l'âne, il n'obtient que des quolibets : « Je ne comprends plus! Malgré mon déguisement complet de tigre, ils n'ont pas l'air de s'émouvoir ! »

Et notre ami de chercher refuge dans le premier lieu protecteur venu, c'est-à-dire chez les hommes, dans la ferme elle-même.

On ne sait pas s'il a fui pour échapper à la condition domestique, ou bien par peur que ces animaux stupides ne lui fassent un mauvais sort, ou simplement parce qu'il a pensé à Tintin et revient à son idée première qui était de porter secours à son ami. Dans tous les cas, il échappe à ses poursuivants en rentrant dans une habitation humaine.

Fin du troisième acte.

5



QUATRIEME ACTE

Milou est une nouvelle fois confronté à l'expérience du miroir, ou même, plus précisément, au stade du miroir, au sens lacanien du terme[2]. Il se voit dans une glace et découvre non seulement l'incongruité de son costume mais le décalage entre son être interne et son apparence (illustration 6). Il se croyait fort, il n'était qu'un faussaire, affublé d'une peau trop grande pour lui: «Mais je n'ai plus qu'un demi-costumee de tigre! Je ne m'étonne plus de leurs rires à mon égard.» Confronté à la blessure narcissique, Milou fait face. Il n'était pas un tigre, il ne sera jamais un tigre. Mais alors qui est-il? La réponse coule de source, il est un chien. Mais ce n'est pas un chien ordinaire, un petit caniche à sa mémère, docile et obéissant. Il est Milou, un chien d'une autre trempe, d'une autre race. Il se recommande d'ancêtres qui ont connu la gloire des combats, des chiens méchants, des indomptés[3].

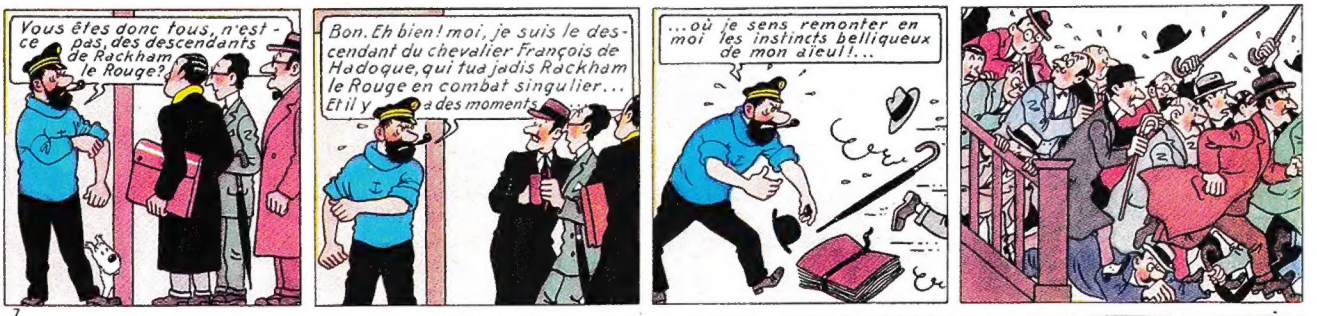
6

MAIS JE N'AI PLUS QU'UN DEMI COSTUME DE TIGRE ! JE NE M'ETONNE PLUS DE LEURS RIRES A MON EGARD ..... JE VAIS ENLEVER LE RESTANT DE LA PEAU ET ALORS ATTENTION!

C'est à eux, plutôt qu'aux tigres qu'il faut s'identifier. Milou doit quitter l'ambition d'être un tigre pour retrouver en lui le chien méchant, le chien-loup, le *mi-loup* libre et dangereux, qu'il demeure malgré tout : « Je vais enlever le restant de la peau, dit-il devant son miroir, et alors attention ! »

Dans l'image suivante, on le voit en haut des marches menant à la maison. Il arbore un air terrible, il aboie, il montre ses crocs. Et ces pauvres animaux domestiques, qui n'ont jamais connu le combat, décampent alors comme un seul homme, crainte d'être vaincus en combat singulier par ce chien qui a retrouvé la force de ses ancêtres aristocratiques. Fin du quatrième acte.

Cet épisode n'acquiert de sens que si on le rapproche d'un épisode similaire tiré de l'aventure de *La Licorne* (illustration 7). Haddock hésite sur la conduite à suivre. Il change de peau mais n'a pas encore trouvé l'identité qui lui convient. Moitié chien et moitié tigre, il est un objet de dérision. C'est alors que remonte à sa mémoire l'histoire glorieuse de son ancêtre, le chevalier François de Hadoque. Il lui appartient de faire revivre au XX^{e} siècle cet individu admirable et d'en toucher l'héritage, qui est autant matériel (des bijoux) que spirituel (la force devant l'adversité). Mais des animaux domestiques, je veux dire des parasites, des fonctionnaires, des aigrefins, lui disputent son héritage.


Vous êtes donc tous, n'est-ce pas, des descendants de Rackham le Rouge?
Bon. Eh bien! moi, je suis le descendant du chevalier François de Hadoque, qui tua jadis Rackham le Rouge en combat singulier... Et il y a des moments...
...où je sens remonter en moi les instincts belliqueux de mon aïeul!...

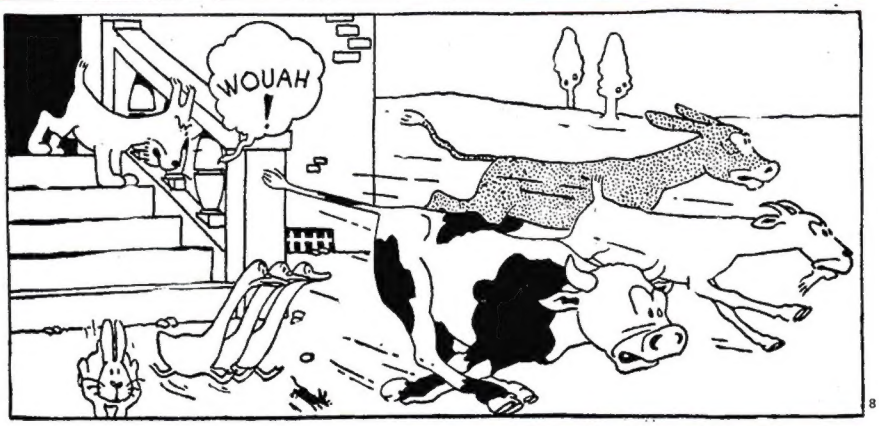
7

Faudrait-il le partager avec eux, qui se réclament tous du pirate Rackham le Rouge, alors qu'ils ne sont probablement que des imposteurs ? Le *Jugement de Dieu* va les départager. S'identifiant d'un coup à son ancêtre, Archibald provoque alors en duel ces aigrefins, comme le chevalier l'avait fait à l'égard du pirate, ou comme Cyrano le fait avec les spectateurs de l'Hôtel de Bourgogne, au premier acte de la comédie héroïque d'Edmond Rostand: « Vous êtes donc tous, n'est-ce pas, des descendants de Rackham le Rouge? Bon. Eh bien ! moi, je suis le descendant du chevalier François de Hadoque, qui tua jadis Rackham le Rouge en combat singulier... Et il y a des moments... où je sens remonter en moi les instincts belliqueux de mon aïeul !... » En disant cela, le capitaine retrousse ses manches et reprend la position même de Milou le terrible, en haut de l'escalier (illustration 8). Les parasites s'enfuient sans demander leur reste, terrifiés comme le furent les animaux de ferme devant un Milou assumant enfin sa peau véritable.

Car ce que découvrent Milou et Haddock en cette occasion, c'est que le changement de peau n'est rien s'il ne s'accompagne d'un changement interne, d'une identification au personnage fétiche dont on a fait son modèle.

CINQUIEME ACTE...

... et conclusion de l'épisode. Fort de sa nouvelle identité, Milou le terrible retrouve par flair le château où son maître est retenu



8

prisonnier, un château aux mains des méchants, sans doute plein de fantômes et d'objets dissimulés — un château qui annonce Moulinsart, lorsque celui-ci se trouvait aux mains des frères Loiseau —, et il est à même de délivrer Tintin : « Toi, Milou !... Je désespérais de te revoir jamais ! » (illustration 9)

9

Tout cet épisode est important puisque nos amis y font référence dans un dialogue publié ultérieurement dans *Le Petit Vingtième*. Le chien veut entrainer son maître dans de nouvelles péripéties et désire visiter le *Continent Noir*, où les chasses constituent de véritables aventures.

MILOU – La chasse, tu sais, Tintin, ça me passionne, ça...
TINTIN – Même la chasse au tigre?...
MILOU – ?
TINTIN – Mais oui, tu sais ce tigre de ménagerie...
MILOU – Ah! oui, ce tigre-là, près de Berlin, que j'ai mis en fuite en prenant une vieille défroque de tigre qui servait de tapis.
TINTIN – Tu omets de dire, Milou, qu'après l'avoir mis en fuite, tu fus un peu ému de voir veaux, vaches, chèvres, baudets, lapins, canards, oies, bref toutes les bêtes de la création à tes trousses.
MILOU – Ça, Tintin, ce n'est pas gentil de rappeler cela. Car qu'est-ce que cette petite défaillance au cours de ce périlleux voyage?
TINTIN – Tu sais, Milou, je te dis cela sans méchanceté. Tu es un brave Milou et je suis sûr que les fauves d'Afrique...
MILOU – Grrr!...
TINTIN – C'est ça, tu es terrible ainsi.

Milou a une idée, dialogue publié le 29 mai 1930 dans *Le Petit Vingtième*.

On ignore comment Tintin a pu connaître le détail de cet épisode, puisqu'il était au même moment prisonnier au fond d'une cave...

Quoi qu'il en soit, ce que le chien se garde de dire à son maître, c'est que cette expérience dans la peau d'un tigre lui a permis de comprendre la complexité des phénomènes d'identification à une peau étrangère. Quand on désire, comme Milou, comme Hergé, se hisser au-dessus de sa condition, il faut le faire en mettant à profit sa nature profonde. Il ne sert à rien de s'affubler d'un costume qui ne vous sied pas ; le déguisement ne peut tromper qu'un moment avant de se retourner contre l'imposteur. La solidité de la peau doit avoir sa source dans la vie intime, dans la solidité psychique de l'individu. C'est dire qu'il faut chercher à l'intérieur de soi des modèles d'accomplissement pour échapper aux blessures produites par le milieu environnant. Pour que la seconde peau devienne une armure, pour qu'elle protège véritablement l'être contre les agressions du milieu, elle doit être sans faille, une carapace si solide qu'elle ressemblera à la peau blindée des animaux sauvages rencontrés au Congo. Autrement, on s'empêtre dans un déguisement qui est trop grand et fait de vous la risée des autres.

Jean-Marie APOSTOLIDÈS

[1] Cette queue qui fait la fierté de Milou et se trouve, pour cette raison, fréquemment la cible de toutes sortes d'agressions.

[2] Jacques Lacan, *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je* (1949), in *Ecrits*, Paris, Editions du Seuil, 1966, pp.93-100. Sur ce concept, je me permets de renvoyer les lecteurs intéressés à l'étude de Dany-Robert Dufour, *Lacan et le miroir sophianique de Boehme*, Paris, E.P.E.L., Cahiers de l'Unebévue, 1998.

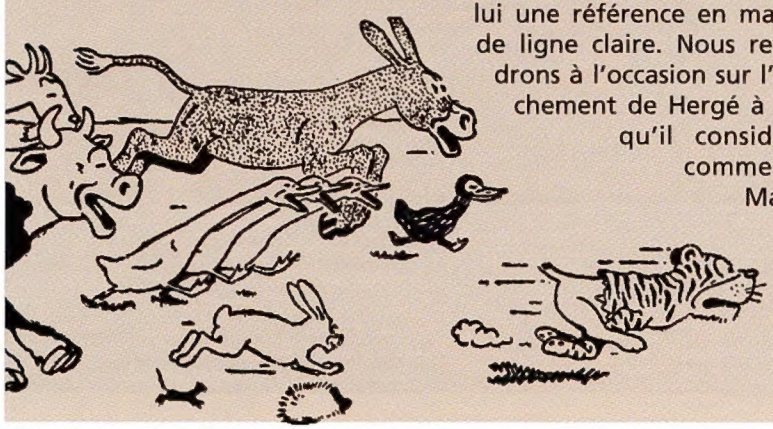
[3] Dans un dialogue avec Tintin couvrant quatre pages entières du *Petit Vingtième* du jeudi 29 mai 1930, Milou fait une référence directe à ses ancêtres canins, comme Haddock le fera plus tard à quelques reprises. Le chien tient devant son maître les propos suivants, pour l'encourager à partir pour le Congo : «Et puis, moi, tout Milou que je suis, descendant et arrière-descendant de cabots, je ne serais pas fâché de faire mieux que ce tas de cousins qui traînent des charrettes de laitier ou qui se prélassent sur des coussins de salon.»

DANS LA PEAU D'UN AUTRE

Les Victimes de Tintin

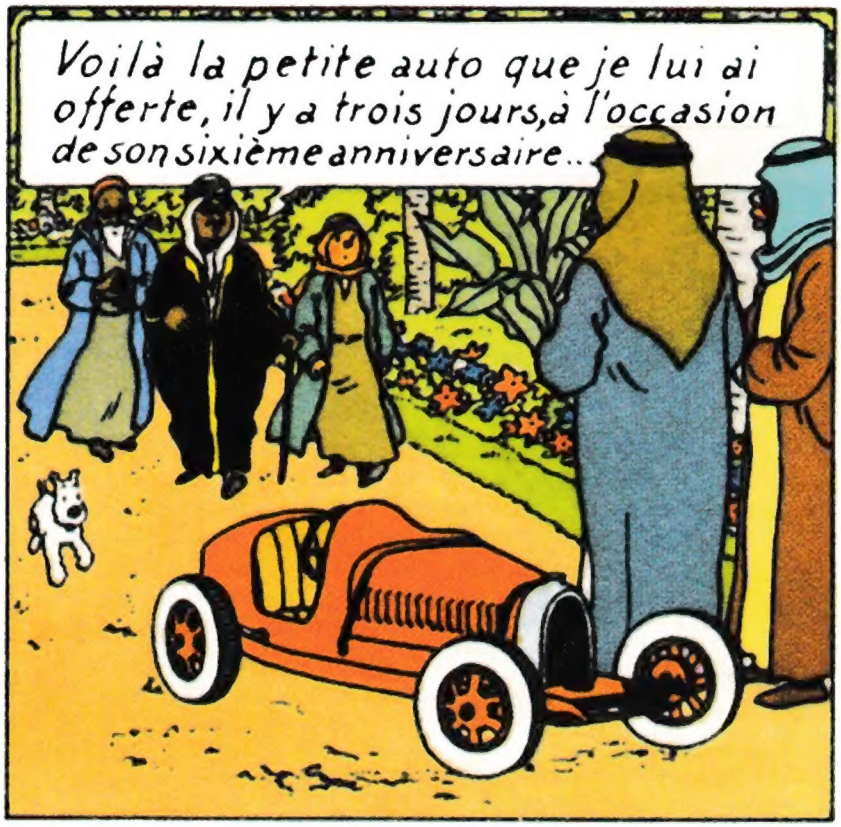
Si le Tintin d'Hergé ne doit pas grand chose au Tintin-Lutin de Benjamin Rabier et Fred Isly (Félix Juven, éditeur, 1904), la séquence analysée ici par Jean-Marie Apostolidès constitue incontestablement une réminiscence de la lecture de det ouvrage par le jeune Georges Remi. On pourrait donc dire qu'en 1930 Hergé s'est mis dans la peau de Rabier, qui était pour lui une référence en matière de ligne claire. Nous reviendrons à l'occasion sur l'attachement de Hergé à celui qu'il considérait comme un Maître.

P.G.



PETITE AUTO POUR PETITS PRINCES

C'est le 26 mai 1949, dans le cours de *l'Or noir* publié alors par le journal *Tintin*, qu'apparaît pour la première fois le nom d'Abdallah, six mois avant que le fils de l'émir Mohammed Ben Kalish Ezab ne soit mis directement en scène par Hergé. Et c'est le cadeau d'anniversaire de ses six ans qui est prétexte à son évocation : une superbe auto jouet, du plus beau rouge.

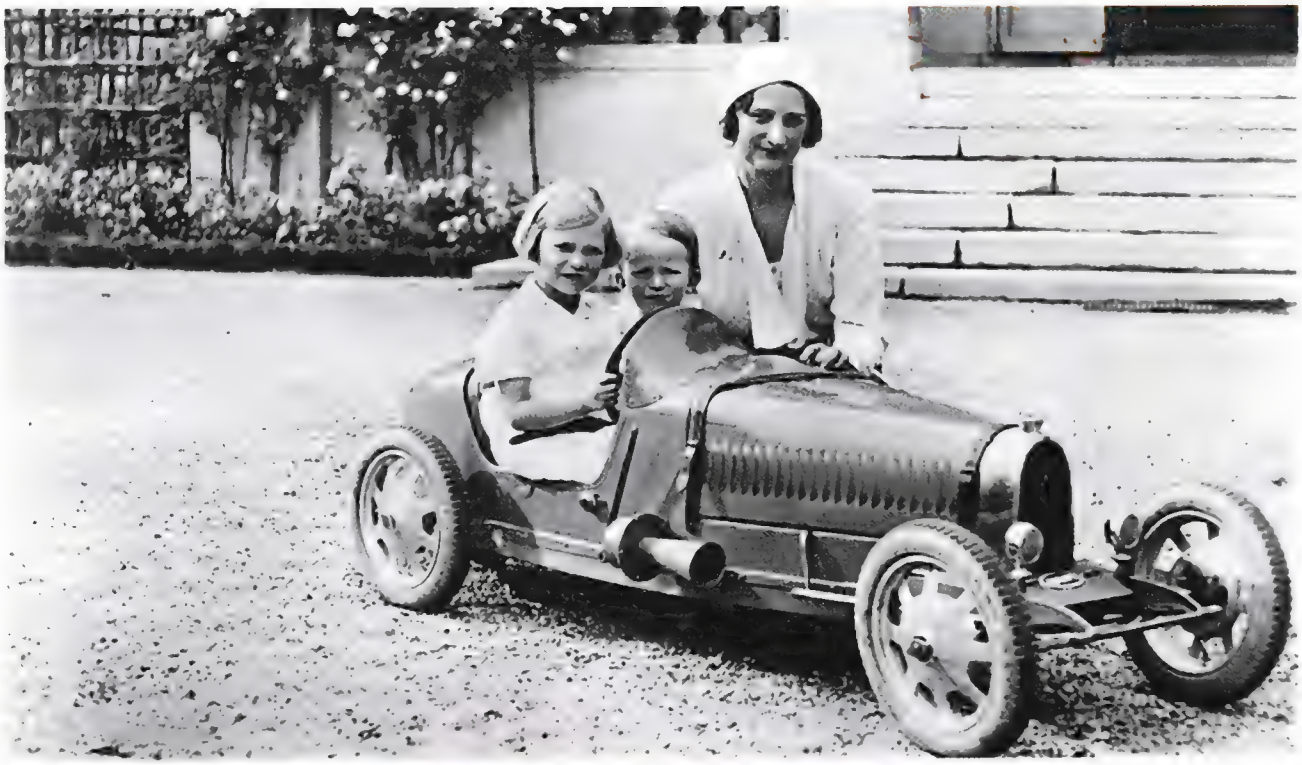


Ci-dessus, la Bugatti *type 52* du prince du Khemed (extrait de *Au pays de l'or noir*, 1949).

Au-dessus, une Bugatti *type 52* octogénaire, en attente de restauration chez un collectionneur.

Ce modèle n'a rien d'imaginaire, puisqu'il reproduit fidèlement un jouet prestigieux, une authentique Bugatti : le *type 52*. C'était la réplique exacte du *type 35* à l'échelle 1/2. Le *type 35*, qui vit le jour en 1924 et fut construit jusqu'en 1931 fut la Bugatti la plus admirée et la plus mythique de toute la production de son illustre créateur : plus de 2 000 victoires en course, dont le titre de champion du monde en 1926, et cinq victoires de suite dans la fameuse *Targa Florio* en Sicile, de 1925 à 1929. Sa vitesse atteignait de 150 à 190 km/h, selon les variantes.

Le premier modèle réduit du *type 35* fut construit par Ettore Bugatti pour le quatrième anniversaire de son fils Rolland. Cette mini-Bugatti, fut présentée au Salon de Paris en 1926. Elle était entraînée par un moteur électrique et une batterie de 12V, avait un empattement de 1,80m, pesait 75 kg, et atteignait la vitesse de 16 km/h.

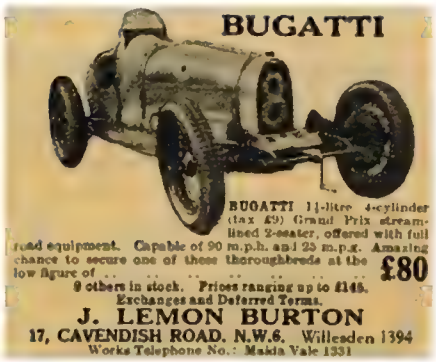


Elle eut tant de succès que sa commercialisation fut lancée.

Devenue le *type 52*, elle fit la joie et la fierté des enfants de têtes couronnées ou de milliardaires de l'époque. Il était donc naturel que le Prince Baudouin de Belgique fît partie de ces jeunes privilégiés. Sur le document reproduit ci-dessus, où il est âgé de deux ans, on remarque la parfaite similitude du dessin de Hergé et du modèle original, si ce n'est que le klaxon princier n'était pas une réduction.

En 1950, cette Bugatti n'était plus commercialisée, et ne figurait donc plus dans aucun catalogue. Serait-ce la carte postale que nous reproduisons ci-dessus qui aurait servi de modèle à Hergé pour le cadeau d'anniversaire d'Abdallah ? C'est une hypothèse vraisemblable.

Jacques HIRON

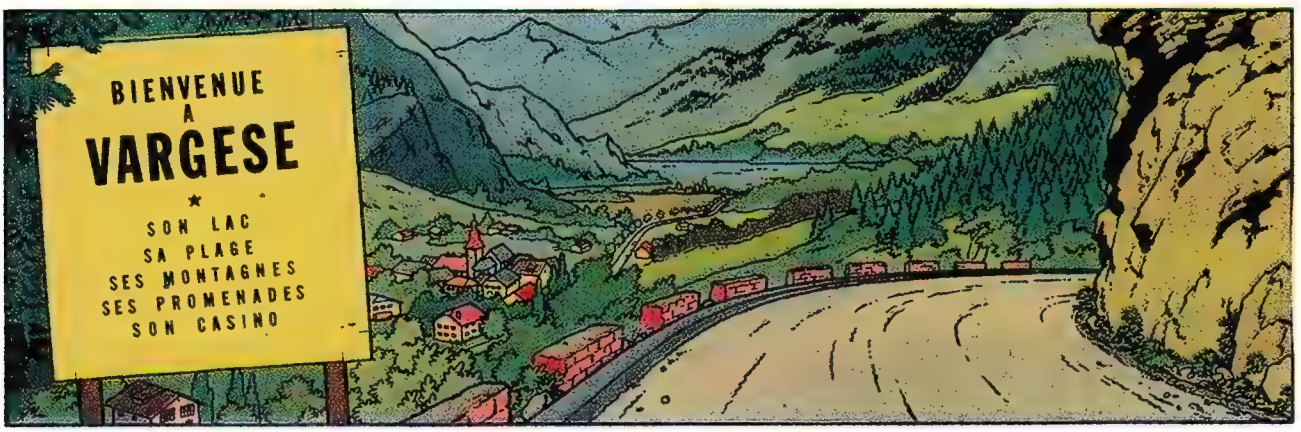

BUGATTI
BUGATTI 1½-litre 4-cylinder (tax 49) Grand Prix streamlined 2-seater, offered with full road equipment. Capable of 90 m.p.h. and 25 m.p.g. Amazing chance to secure one of these thoroughbreds at the low figure of £80
9 others in stock. Prices ranging up to £145.
Exchanges and Deferred Terms.
J. LEMON BURTON
17, CAVENDISH ROAD, N.W.6. Willesden 1394
Works Telephone No.: Maida Vale 1331

Ci-dessus, la Bugatti *type 52* des princes de Belgique.

Ci-contre, une promotion pour la Bugatti... de papa.

Ci-dessous, une Bugatti *type 35*, le modèle duquel est dérivé le « jouet » de *type 52*.

BIENVENUE À VARGÈSE-LES-BAINS

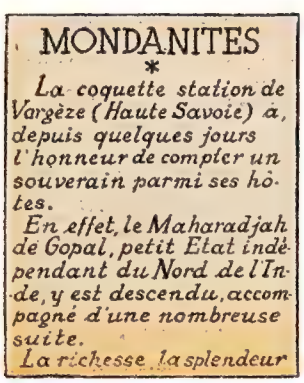


Ci-dessus :
Le panorama offert en été aux automobilistes qui gagnent Vargèse par la route. En hiver, la coquette station se donne tout entière au ski, ce qui donne moins de travail aux coloristes d'Hergé (case inédite en album publiée dans le journal *Tintin* le 17 septembre 1958).

Sur le planisphère des *Aventures de Tintin*, il reste quelques lieux malaisés à répertorier. Vargèse est de ceux-là, et cela suffit à tenter de mieux la cerner, de l'identifier et même — pourquoi pas ? — de s'en aller ensuite la visiter.

Lorsqu'il proposait à ses héros un cadre imaginaire, Hergé avait l'habitude de s'inspirer de lieux réels, qu'il reconstituait librement. Quelle serait l'origine de Vargèse ? Nous avons notre idée. Mais avant de proposer un lieu précis, un rappel s'impose.

Ci-dessous :
Un des habitués de la station, le Maharadjah de Gopal, et un membre de sa suite, qui, comme de juste, le suit où qu'il aille (extrait de *Jo et Zette au pays du Maharadjah* publié le 9 avril 1939 dans *Cœurs Vaillants*).


MONDANITES
*
La coquette station de Vargèze (Haute Savoie) a, depuis quelques jours l'honneur de compter un souverain parmi ses hôtes.
En effet, le Maharadjah de Gopal, petit Etat indépendant du Nord de l'Inde, y est descendu, accompagné d'une nombreuse suite.
La richesse, la splendeur

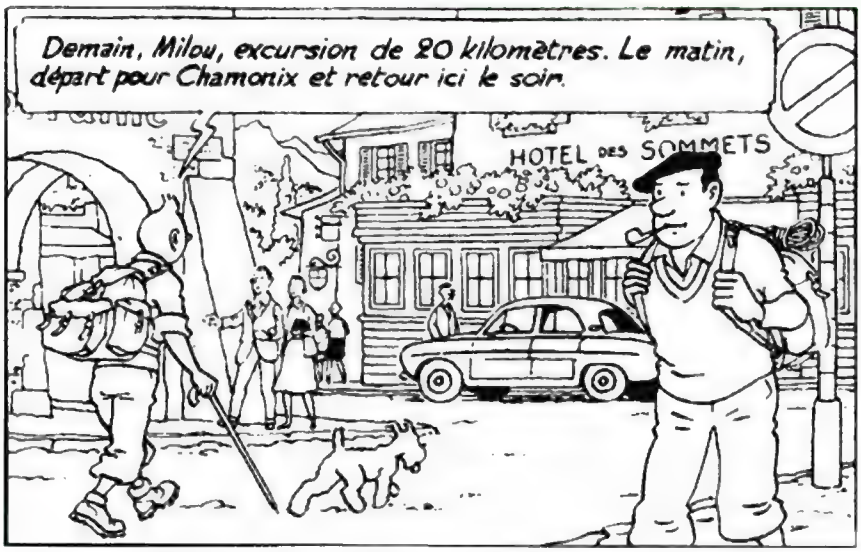
Une station découverte par Jo et Zette...

La première mention de ce nom date du 9 avril 1939 : ce jour-là, l'hebdomadaire français *Cœurs Vaillants* entreprend la publication de la troisième aventure de la famille Legrand, sous le titre *Jo et Zette au pays du Maharadjah*. On y apprend que le souverain du Gopal et sa suite séjournent à Vargèze (*sic*), « coquette station » de sports d'hiver située en Haute-Savoie. Et l'on constate aussitôt que Jo et Zette et leurs parents y passent également quelques jours de vacances. Ce récit restera inachevé après publication de vingt-cinq planches pleines de promesses. Il faudra attendre la reprise de l'histoire dans le journal *Tintin*, en 1953-54, pour qu'elle soit menée à son terme sous le titre *La Vallée des Cobras*. Dans cette nouvelle version, Vargèze est devenue Vargèse.

... et recommandée à Tintin

En septembre 1958, c'est Tintin, tout juste rentré du Moyen-Orient (au sortir de *Coke en stock*), qui passe de

vivifiantes vacances dans la région : il séjourne à Vargèse en compagnie de son fidèle Milou et de ses amis Haddock et Tournesol. La première image de *Tintin au Tibet* nous décrit la région par l'entremise d'une vue panoramique, qui sera absente dans l'album qui suivra, et qui vante les charmes de la station : son lac, sa plage, ses montagnes, ses promenades, son casino.



En préambule à *Tintin au Tibet*, le héros laisse entendre que Vargèse, où il s'adonne à la randonnée, se situe à une dizaine de kilomètres de Chamonix (extrait du journal *Tintin* du 10 septembre 1958).

Mais où est donc Vargèse ?

Quelques recherches nous ont permis d'identifier une localité savoyarde qui réunit assez de caractéristiques communes avec Vargèse pour en être à l'origine : il s'agit de Saint-Gervais-les-Bains. En effet, Saint-Gervais est située en France, dans le département de Haute-Savoie. Il s'agit d'un vieux village de montagne, avec ses maisons typiques du début du siècle dernier, un riche patrimoine et des thermes qui, étant situés au pied du Mont-Blanc, attirent les touristes depuis longtemps. Le ski s'y pratique depuis 1930. La construction du premier téléphérique, en 1936, a donné une impulsion nouvelle à la station. On y trouve de grands hôtels, comme le Mont-Joly Palace, voué à recevoir des hôtes de marque tels que la duchesse d'Orléans, l'Aga Khan, le maréchal Joffre, la reine des Pays-Bas, Jean-Pierre Blum ou encore Maurice Leblanc, le créateur d'Arsène Lupin.

Vue sur le Mont-Blanc

Monsieur Legrand confirme dans le récit que la vue dont il jouit depuis le chalet qu'il occupe à Vargèse avec les siens donne sur le massif du Mont-Blanc. Or, Saint-Gervais constitue l'une des voies d'accès à ce massif. La localité constitue même le point de départ de la « Voie Royale » qui donne directement accès au toit de l'Europe. Mais ce n'est pas tout. Une annonce illustrée publiée dans le journal *Tintin* quelques jours avant le début de *Tintin au Tibet* révèle que Vargèse est située à une vingtaine de kilomètres à pied de Chamonix, ce qui est précisément le cas de Saint-Gervais.

Ci-dessous :
Une carte postale de Saint-Gervais, qui pourrait avoir inspiré Hergé et ses collaborateurs en 1958.

De haut en bas, la confrontation de vues de Saint-Gervais-les-Bains et de Vargèse, extraites de *La Vallée des Cobras*, la version tardive (1953) de *Jo et Zette au pays du Maharadjah*.

Et sa gare ?

Il y est dit aussi que Tintin en reviendra le soir, sous-entendu par un autre moyen que la randonnée pédestre. Comme le chemin de fer assure depuis 1901 une liaison quotidienne entre Chamonix et Saint-Gervais, nos soupçons se confirment.

De nos jours, le train assure une liaison régulière entre Saint-Gervais et Martigny, en Suisse, en passant par Chamonix. Et le Mont-Blanc Express est très prisé par les amateurs de beaux paysages et de fortes déclivités.

Et son casino ?

Ce n'est pas tout : comme l'indique la case introductive de *Tintin au Tibet*, et comme le confirme du reste l'aventure de Jo, Zette et Jocko (qui lui est antérieure), Vargèse est dotée d'un casino. Et comme par hasard, Saint-Gervais est l'une des rares stations savoyardes à disposer d'un casino.

Et sa plage, et son lac ?

En fait, seul manque un élément pour étayer notre affirmation. Vargèse s'honore de la présence d'un lac, or les lacs de Haute-Savoie dignes de ce

Le soir...
Tu sais, Maman, il paraît qu'il s'étend sur une planche garnie de pointes de fer...
Et puis, il se fait mordre par un serpent venimeux!

nom, comme le lac d'Annecy ou le lac d'Aiguebelette, sont tous situés en fond de vallée, ce qui exclut qu'une station de ski les borde. Certaines localités alpestres font grand cas de petits lacs d'altitude ou encore de lacs de taille modeste, comme le lac des Gaillands à Chamonix, mais force nous est de constater qu'aucune d'entre elles, Saint-Gervais comprise, ne fait état dans sa publicité, et notamment sur un panneau, de « son lac » et de « sa plage ».

Pour conclure

Nous prenons pour des indices supplémentaires la parenté de forme entre l'église de Saint-Gervais telle qu'on la découvre sur la carte postale reproduite ci-contre et la petite église figurant dans le paysage introductif de *Tintin au Tibet*, et la proximité phonétique de « Vargèse » et de « Gervais », qui plus est anagrammes à une lettre près.

Mais s'il en fallait un dernier pour emporter votre adhésion, ce serait celui-ci : selon *Cœurs Vaillants*, qui montrait Jo, Zette et Jocko (!) skiant de concert quelques semaines avant le début de leur nouvelle aventure, un éminent rédacteur, un certain Jean Vaillant (pseudonyme de l'abbé Jean Pihan), les avait rencontrés sur les pentes enneigées du mont d'Arbois, au-dessus de... Saint-Gervais. Saint-Gervais où l'on trouve justement la maison de repos des Cœurs Vaillants ! S'agirait-il de l'Hôtel des Sommets ?

Yves DEBEURET

Éléments mis en forme et complétés par la Rédaction, avec le concours de Jean-Michel PETIT

Ci-dessus, une vue de Saint-Gervais où la ressemblance de l'église avec celle de Vargèse saute aux yeux.

Ci-dessous :
La « photo » de Jo, Zette et Jocko prise au mont d'Arbois par Jean Vaillant, quelques jours à peine avant qu'ils y rencontrent le Maharadjah de Gopal (illustration publiée dans *Cœurs Vaillants* le 5 mars 1939).

LES NOUVELLES TRIBULATIONS D'UN CHINOIS EN CHINE

Lao Tseu l'a dit : « Si vous croyez savoir, vous ne savez rien ». Ma fréquentation assidue de l'ami Tchang au cours de ses treize dernières années puis la lecture des livres consacrés au sculpteur chinois m'avaient fait croire que je savais tout, ou presque, de sa vie et de son amitié avec Hergé. Me faudrait-il désormais reconnaître que je ne savais rien, ou pas grand-chose, de l'homme que fut réellement Tchang ?

Deux ouvrages, qui n'ont en commun que leur date de parution, me l'ont fait craindre un instant. Le premier, retraçant la longue histoire des services secrets chinois, est l'œuvre d'un spécialiste du renseignement[1]; le second est un ouvrage collectif, recueillant des fictions « conspirationnistes »[2]. Or l'un et l'autre consacrent un chapitre à Tchang !

Tchang maoïste ?

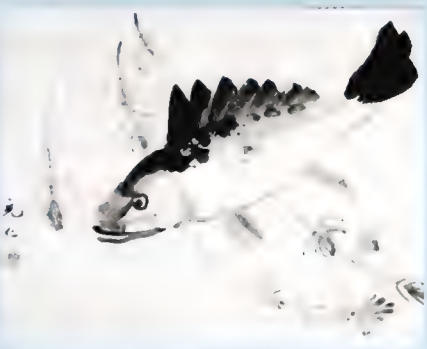
De « l'énigme du *Lotus bleu* »...

Dans son livre de 600 pages sur les services secrets chinois, Roger Faligot en consacre sept à *l'énigme du « Lotus bleu »*, de nature selon lui à remettre en cause *la fiction et l'histoire émouvante des deux amis, Hergé et Tchang, et de leurs clones, Tintin et Tchang.* Sa démonstration tient pour l'essentiel en trois points.

Premier point. Bruxelles, dans ces années 30, était au cœur des agissements du *Komintern*, l'Internationale communiste. Celle-ci avait suscité la création de la ligue anti-impérialiste, présidée par Albert Einstein et comptant parmi ses adhérents André Malraux, Ho Chi Minh et, surtout, Soong Ching-ling, la veuve de Sun Yat-sen, le fondateur du parti *Kuomintang* et premier président de la République de Chine. Alors membre des réseaux d'influence organisés par le communiste Chou En-lai, Soong comptait parmi ses amis l'ancien Premier ministre de Sun Yat-sen, Lou Tseng-Tsiang. À la mort de son épouse, ce dernier était entré dans les ordres en Belgique, sous le nom de Dom Pierre-Célestin Lou. Or *c'est grâce à lui que le 1er août 1934, à Bruxelles, Georges Remi alias Hergé, rencontre le jeune étudiant à l'Académie royale des Beaux-Arts, Tchang Tchong-jen.* Hormis l'erreur de date (ce fut le 1er mai), il est exact que c'est bien le père Lou qui, via l'abbé Gosset, mit en rapport les deux jeunes hommes.

Deuxième point. Pour Faligot, ce Tchang n'est ni l'étudiant catholique de droite, ni le proche du *Kuomintang* que l'on décrit souvent. Ne glisse-t-il pas dans l'album du *Lotus bleu* force calligraphies anti-impérialistes, à l'insu du dessinateur ? Mieux — ou pire, selon l'auteur —, son meilleur ami à Bruxelles est un étudiant en biologie, Tong Dizhou, diplômé de l'Université de Fudan, fondée... par un oncle de Tchang. Tong créera et dirigera en 1950 l'Institut d'Océanologie de Chine populaire et se rendra célèbre dans les années 60 en clonant des carpes. Peut-on déduire de son futur parcours de haut dignitaire du régime maoïste que Tong était déjà membre du Parti communiste chinois dans les années 30 et que Tchang ne l'ignorait pas ? Faligot le suggère, relevant au passage que son amitié avec Tchang est mentionnée dans le livre de Coblence et Tchang Yifei[3] *sans préciser bizarrement de qui il s'agit.*

Troisième point. Plus troublante est *l'autre énigme* relevée par Faligot. Lorsque Tintin quitte Shanghai, il se rend à Hou-Kou, *en plein territoire chinois*[4], hors de portée, de leur propre aveu, des Japonais. « Hou-Kou » n'est pas en effet, comme l'écrivent souvent les exégètes du *Lotus bleu*, une ville imaginaire. Hu-Kou est un district de la province du Jiangxi, très en amont du Yang-Tsé-Kiang[5]. Or, en septembre 1931, date de l'incident de Moukden que transpose Hergé, le Jiangxi est *le centre des premiers soviets ruraux de Mao Zedong.*



Un poisson d'avril signé Tchang ?

Simple coïncidence ou connaissance extrêmement fine du terrain de la part de Tchang ?, feint de s'interroger Faligot, qui se garde bien de signaler qu'à l'époque où Hergé et Tchang conçoivent ensemble ce récit, Mao a déjà dû fuir le Jiangxi et a entamé sa Longue Marche, poursuivi par l'armée de Chiang Kai-shek ! Il omet également de noter que, dans l'album, c'est la Sûreté chinoise — relevant donc du gouvernement de Chiang — qui va interpeller Tintin à Hou-Kou ! Il préfère rappeler qu'en 1931 l'embryon de l'Armée rouge était là-bas dirigé par Chen Yi, ancien compagnon d'études à Paris de Chou En-lai et... futur protecteur de Tchang quand il sera devenu dans les années 50 maire de Shanghai. Faligot souligne que Chen Yi et... Soong Ching-ling, désormais vice-présidente de la République populaire, feront de Tchang un artiste officiel. Il est vrai que son autobiographie[6] atteste qu'en même temps qu'il bénéficiait de commandes d'État, Tchang donna des cours d'aquarelle à la radio de Shanghai en 1958, avant de devenir l'année suivante directeur de l'unité de sculpture à l'Institut des Beaux-Arts de Shanghai. Et ce n'est qu'en 1966 que Chen Yi se retrouvera dans le collimateur de la fameuse Bande des Quatre, tandis que Tchang, comme tant d'autres artistes officiels, connaîtra la disgrâce et les affres de la Révolution culturelle...

Ainsi le jeune Hergé aurait été, sinon *manipulé*, du moins *instrumentalisé par la propagande communiste chinoise*. Voilà qui expliquerait pourquoi un jeune dessinateur, jusque-là fidèle aux idées extrémistes de son mentor, l'abbé Wallez, fustigeant le communisme, prêchant la mission civilisatrice de la colonisation, dénonçant les excès du capitalisme américain, se serait retrouvé tout à coup à soutenir la cause de l'indépendance chinoise, à rebours d'une opinion majoritairement favorable au Japon et aux puissances occidentales. Allez savoir ce qu'Hergé, fan d'Hitchcock et de la série romanesque des *James Bond*, aurait pensé de pareille relecture de sa rencontre avec Tchang !

... à « l'affaire Tchang »

Et qu'aurait-il dit de l'hypothèse émise par... Benoît Peeters en personne, qui sous le titre *L'affaire Tchang*, fait une étonnante relation des retrouvailles entre le sculpteur chinois et le dessinateur belge ?

Contrairement à Faligot, Peeters ne remet pas en cause *la première partie de l'histoire (...) Vraie et vérifiée. Indiscutable.* En revanche il met à mal *la légende dorée* de ce qui s'est passé après qu'Hergé a retrouvé la trace de son ami, dans un restaurant chinois, tenu par un certain Wei. Au passage, notons que ce prétendu filleul de Tchang était fils d'un ambassadeur chinois, ce qui, pour un Faligot, accréditerait les bonnes relations de l'artiste avec l'appareil d'État... Quand Hergé reprend contact en écrivant à Tchang le 1er mai 1975, le bureau de la censure de Shanghai se trouve bien embarrassé, car le « vrai » Tchang n'a pas survécu aux mauvais traitements de la Révolution culturelle. L'idée naît alors dans le cerveau d'un fonctionnaire d'inventer un faux Tchang qui répondra au dessinateur après avoir été formé à son personnage. On lui traduit les albums où apparaît le jeune Chinois, ainsi que les entretiens avec Sadoul où Hergé évoque Tchang. La platitude et le laconisme des réponses de Tchang aux longs courriers d'Hergé s'expliqueraient donc par les insuffisances de cette formation, plus que par la difficulté d'écrire de nouveau en français, que le Chinois met en avant. Hergé, lui, préfère croire que la censure rend prudent ce supposé opposant au régime.

Le problème est qu'Hergé s'enthousiasme et brûle d'aller en Chine. Pékin a une parade toute trouvée pour refuser son visa : il a cru bon de visiter Taïwan en 1973, honorant enfin l'invitation de Mme Chiang Kai-shek lancée en 1939 à l'auteur du *Lotus bleu*. Mais voilà que le journaliste Gérard Valet se fait fort d'amener Tchang à Bruxelles. Et cette fois, l'Administration chinoise manque d'arguments pour s'y opposer. Elle fait traîner les choses, le temps de trouver un sculpteur sensiblement de la même taille et du même âge que Tchang, et de le préparer à son rôle. Avec le succès médiatique que l'on sait. Pour le grand public, après tout, c'est surtout le personnage des aventures de Tintin que l'on célèbre. Hergé, en revanche, ne retrouve pas vraiment son ami de jeunesse pendant son séjour chez lui. Détail significatif, celui-ci n'a pas voulu revoir Germaine. Officiellement, pour ne pas froisser Fanny : c'est l'explication que me donnera toujours Tchang. Pour Peeters, c'est plutôt parce que Germaine aurait risqué de *flairer l'imposture et ne se serait pas gênée pour clamer la vérité.*

Les autorités chinoises qui ont « débriefé » le faux Tchang à son retour au pays voient rapidement le parti qu'elles peuvent tirer de sa notoriété en Europe. Particulièrement en France. À la faveur d'un voyage en Chine du président Mitterrand, Régis Debray a rendu visite à « Tchang » qui n'a pas caché son envie de venir en France. Jack Lang l'y accueille. Peu importe que le sculpteur n'ait rien d'original à dire lors de ses conférences au Musée Guimet : le voilà introduit au *cœur de l'appareil d'État français*. Et puisque Mitterrand agace les autorités chinoises par ses rappels insistants au sujet des droits de l'Homme, Tchang s'introduit à l'Élysée au prétexte de statufier le Président. C'est ainsi qu'il aurait eu connaissance de l'existence de Mazarine, la fille cachée, et en aurait informé Pékin : *pendant le second septennat, les références aux droits de l'homme en Chine se firent de moins en moins nombreuses dans le discours mitterrandien.* Pour étayer sa thèse, Peeters note que le vrai Tchang, profondément catholique, n'aurait jamais nié le massacre de Tiananmen, le qualifiant de mise en scène de propagande venue des studios d'Hollywood. Bien sûr, comme les autres histoires du livre, ce récit iconoclaste, né d'une hypothèse émise par le facétieux Albert Algoud, n'a pour objectif que d'illustrer et dénoncer la théorie du complot, si à la mode ces dernières années. Et Peeters, pris dans la rédaction de sa biographie de Derrida, aura trouvé dans ce divertissement un moyen de... se dérider !

Quant à Faligot, son espion chinois pourrait renvoyer au personnage assis non loin de Tintin dans l'ombre propice d'un cinéma à Shanghai. Lequel a d'ailleurs, selon Philippe Goddin, les traits du vrai Tchong-jen. Mais l'auteur voit trop la main des services secrets partout, pratique trop amalgame et anachronisme pour convaincre. Le lecteur préfèrera l'image du Tchang qu'il a connu à celle d'un homme pour qui Mao n'aurait pas été plus abominable que certain yéti !

Jacques LANGLOIS

N. B. : l'auteur de cet article, qui n'est pas sinologue, a fait allègrement cohabiter orthographes moderne et ancienne des noms chinois. Que les spécialistes veuillent bien le lui pardonner !

[1] Roger Faligot, *Les Services secrets chinois de Mao aux J.O.*, Nouveau Monde Éditions, 2008.
[2] *Complots capitaux*, sous la direction d'Olivier Delcroix, Le Cherche-Midi, 2008.
[3] Jean-Michel Coblence et Tchang Yifei, *Tchang !*, Moulinsart, 2003.
[4] *Le Lotus bleu*, page 43.
[5] Voir notamment, Patrick Mérand et Li-Xiaohan, *Le « Lotus bleu » décrypté*, Sépia, 2009.
[6] *Tchang au pays du Lotus bleu*, Librairie Séguier, 1999.

LA VERSION DU PAPY RUSSE

Dans le dernier numéro de notre revue, deux membres éminents de notre Association nous ont livré leur analyse de la fresque qui orne le tombeau du pharaon Kih-Oskh, dans la Vallée des Rois. Voici leur interprétation contestée par un érudit au patronyme bien connu de nos lecteurs, qui nous a envoyé un véritable article.

Ne partageant pas forcément son point de vue, nous lui laisserons l'entière responsabilité de ses affirmations.

La Rédaction

UN NOUVEAU REGARD SUR LA FRESQUE DE KIH-OSKH

Une illusion d'optique réactionnaire tendrait à nous faire croire que les registres superposés de la fresque qui orne la tombe du pharaon Kih-Oskh forment un cortège qui serpente vers le temple, ultime destination. Ceci sous prétexte que tous les personnages marchent de la gauche vers la droite. En réalité, nous sommes devant une pyramide socio-économique immuable, où chacun demeure enfermé à l'étage où il se trouve. N'en déplaise aux camarades Horeau et Dewinter, nous avons ici affaire à une illustration marxiste de la civilisation égyptienne.

Le registre du bas, qui représente les classes inférieures, fait en quelque sorte office de cariatides au registre intermédiaire, représentant la moyenne bourgeoisie, qui supporte à son tour le registre d'en haut : le grand capital. Il n'y a aucune communication entre les trois niveaux, qu'il convient maintenant de lire l'un après l'autre, de la gauche vers la droite.

À la base, les masses laborieuses égyptiennes : quatre-vingt-dix pour cent de la population, à mi-chemin entre le clan et la société féodale. Ses moyens de subsistance sont tirés de l'exploitation du Nil et de ses crues : pêche, culture de la vigne, de résineux et de vergers dont on récolte les fruits. L'élevage est représenté par la vache, et la traction animale par l'âne : deux animaux si primordiaux qu'on les divinise dans le temple (Hathor, Seth) de même que le chien et le chat (Anubis, Bastet). Cette société patriarcale — on ne voit que des hommes — est strictement confinée dans sa fonction de production par l'institution religieuse aliénante, ici symbolisée par le Temple et le Soleil aux rayons captateurs à qui sont offerts les prémices des récoltes et peut-être les premiers nés qui se présentent.

Au-dessus de ce « secteur primaire » (agricole), nous avons celui des services, le « tertiaire », qui défile dans un ordre croissant. L'armée, de taille réduite, compte peu en effet : l'Égypte, relativement isolée entre des déserts, est généralement à l'abri des impérialismes. En revanche, le secteur des divertissements est développé car il sert à anesthésier la conscience de la classe des pêcheurs-paysans en même temps qu'à assouvir les passions consommatrices de la classe dirigeante. Les produits alimentaires raffinés sont entre les mains d'une majorité de femmes, qui confectionnent pâtisseries rares et boissons de prix, tandis que les hommes transportent et servent les mets les plus succulents. La musique, incarnée par un musicien, accompagne la plupart des prestations, notamment les soins de beauté. Au sommet de cette classe artisanale relativement aisée, on trouve le prêtre, dont les fonctions essentielles sont de lire dans les astres et surtout, dans ce pays sec et chaud, de trouver l'eau (le pendule) et de la faire tomber (le parapluie).

Enfin, l'on remarque au sommet de l'édifice le petit nombre de propriétaires terriens. L'accumulation du capital est si lente dans les économies de subsistance qu'on se repose

volontiers sur le plus facile à se procurer : la femme et l'enfant. Plus on a d'enfants, plus on a de force de travail à sa disposition. Pour la classe dirigeante, le nombre d'enfants est en outre la conséquence d'une vie de plaisir et le signe de la réussite. Ramsès II avait plus de cent enfants... Dans la fresque qui nous occupe, le capitaliste de gauche — un chef d'exploitation moyenne — a huit enfants. Ses symboles sont, bien sûr, ceux de l'oligarchie riche sous toutes les latitudes : tour de taille arrondie, cigare, serviette de PDG et programme d'expansion à l'échelle du monde. Seul son stylo révèle qu'il est scribe à ses heures, activité qu'il cumule avec sa rente foncière. Pour accéder au grand capital, incarné à droite par le possesseur ventru d'un monocle, de bagues et d'une boîte de havanes — ses six cigares assurent qu'il est six fois plus riche que le premier capitaliste —, il faut franchir le barrage des gardiens du sacro-saint ordre économique : deux policiers-huissiers, collecteurs de plus-value, avec de solides cannes et des menottes. Ils sont chargés de veiller au statu quo de l'organisation sociale, qui repose sur la « division du travail » entre les travailleurs et les capitalistes. Ils se nomment d'ailleurs D comme Division et T comme Travail.

Cette fresque en tous points remarquable est une analyse scientifique particulièrement pertinente des rouages de la société pharaonique. La « superstructure » — le panthéon égyptien et l'appareil pharaonique — y est oubliée, ce qui se comprend, puisqu'elle n'a aucune importance : seules comptent les structures de production et la classe ouvrière. Le secteur secondaire n'est-il pas le seul espoir d'une civilisation bloquée pendant trois mille ans ?

Dimitri SAKHARINE
Membre de l'Académie soviétique des Sciences sociales, Département d'Histoire ancienne

JO, ZETTE ET JOCKO

UNE FAMILLE DANS TOUS SES ÉTATS (1)

Ci-dessus :
Le R.P. Gaston Courtois (1897-1970), directeur de *Cœurs Vaillants*, qui provoqua la naissance de Jo et Zette.

En haut :
Des parents rongés d'inquiétude pour leur progéniture, qui s'émancipe loin du cadre familial.

Il y a 75 ans, le 19 janvier 1936, Hergé créait les personnages de Jo, Zette et Jocko à la demande de l'abbé Gaston Courtois, directeur de l'hebdomadaire français *Cœurs Vaillants*, qui préférait une série plus familiale (et plus française) à ce Tintin qu'il publiait depuis 1930, à qui il reprochait d'être sans famille pour découvrir le monde et, par ailleurs, d'en référer si peu à Dieu.

L'abbé veut le politiquement correct de l'époque. Si Hergé répond favorablement à cette demande, c'est que l'ecclésiastique est responsable de *Cœurs Vaillants*, à l'époque la seule ouverture au prometteur marché français, alors que rien n'est encore joué en Belgique quant au succès éditorial de *Tintin*.

Ainsi, sur les deux cent cinquante planches environ formant le corpus *Jo, Zette et Jocko*, il y a vingt-cinq références explicites à la religion, le plus souvent initiées par les termes "Mon Dieu !", les mains jointes en prière. Les références à la famille sont plus abondantes, une cinquantaine, soit le double. Quant aux références à la France, s'il n'y en a "que" dix-huit, dans les versions plus tardives colorisées par les Studios Hergé, le bleu de la robe de Zette, les bas blancs des gamins, le rouge de la chemise de Jo et les nœuds dans les cheveux de Zette les rendent présentes de manière diffuse tout au long des différents récits.

Ajoutons que ces références à la famille, à Dieu, à la France, semblent le plus souvent étrangères au propos narratif, à la manière dont nos publicités interrompent aujourd'hui le déroulement d'un film à la télévision. Il serait amusant d'ailleurs de tester l'ensemble de *Jo, Zette et Jocko* expurgé de ces références, juste pour voir ce que cela donne.

Une famille modèle ?

Les trois histoires originales, *Le Rayon du Mystère*, *Le Stratonef H.22* et *La Vallée des Cobras*, contiennent plus de morts et de violences que l'ensemble des *Aventures de Tintin*. Elles y sont

omniprésentes. Tout le monde y trouve son mauvais compte, sans distinction de race, de classe, de standing social ou de génération. Pour paraphraser Winston Churchill, jamais dans l'histoire de la bande dessinée, autant de malheurs ne se seront abattus en si peu de temps sur si peu de personnes. Le cataclysme y est permanent, rapt d'enfants, inondations, asphyxies, destructions écologiques, engloutissements, règlement de compte entre truands, sadisme, anthropophagie, perte générale des repères. On y rit si peu...

Le contexte politique pourrait expliquer en partie cette permanence de la violence et de l'agression. *Guernica*, le célèbre tableau-cri de Picasso, date de 1939, et l'imminence d'une seconde guerre mondiale hante les esprits.

L'environnement historique n'explique peut-être pas tout, car cette violence pourrait aussi être issue du contraste entre une famille dont le souhait serait de se lover en son nid pour ne faire qu'un, vivre en paix à l'abri du monde, alors que la jeunesse — et la bande dessinée — a soif d'aventures, de défis, de confrontations, d'imprévus, toutes choses qui rebutent la famille Legrand. Jo et Zette ont déjà des comportements d'adultes, responsables, capables par exemple, sans connaissances particulières, de piloter un tank amphibie sur les fonds marins ou un avion expérimental au-dessus de l'Atlantique, sans contact radio ni aucune expertise de vol, en improvisant, comme s'ils pilotaient la caisse à savon de Quick et Flupke. Hergé en fait des vétérans expérimentés, pilotes d'essai... des gamins vieillis avant l'âge ! On ne voit jamais les parents éduquer les enfants, si ce n'est via de vagues et fades mises en garde « Soyez prudents », « Faites attention ».

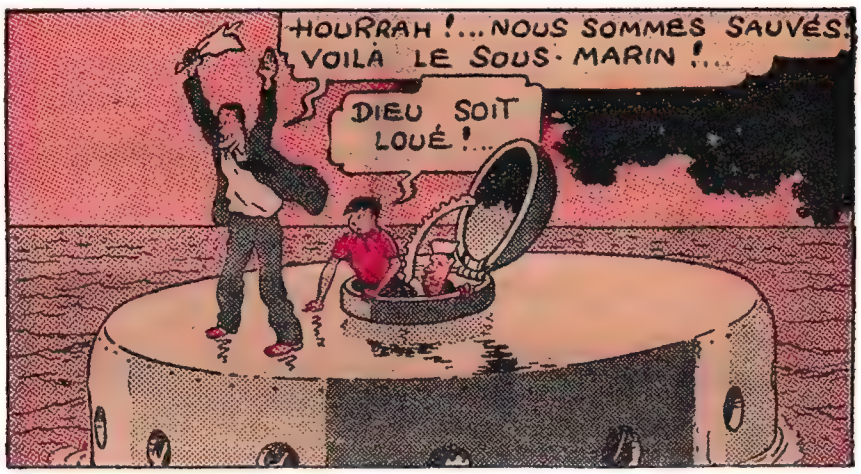
Est-ce cela, initier, éduquer ? La tradition familiale en 1936 veut qu'un enfant obéisse. Or, Jo pense « que cela s'est passé sur cette mer-là », ce qui le décide à monter à bord de la barque du père Mathieu. Dans les versions ultérieures, Hergé ajoutera une image exemplaire : à l'avant-plan, on voit les pelles et le seau rangés contre un rocher, tandis que le frère et la sœur rament vers le large, vers le brouillard, le dos tourné à leur destin, sans horizon. « Je pense donc je fuis ». Car il s'agit d'un acte d'émancipation, le passage de l'enfance, du ludique, vers le monde incertain des adultes.

Petit Jo devient Legrand

Il y a peu à dire sur Madame Legrand, la mère de Jo et Zette, sinon qu'elle assume parfaitement son rôle comme on l'entendait à l'époque, sacrifiant sa vie et ses désirs à la carrière de son mari et au bien-être de ses enfants. Elle vit principalement pour protéger ses petits, et ses apparitions sont celles d'une mère dont la progéniture est en danger, fière quand même, parfois, de les éduquer à ne pas se salir !

Hergé à l'époque de la création de Jo, Zette et Jocko.

Ci-dessous : Confronté au monde des grands, le petit Jo n'a plus qu'à se surpasser.



Petit Jo devient Jo le grand s'il plaît à Dieu.

Vers la fin du *Rayon du Mystère*, Jo sauve son père (et les marins restés à leurs côtés) de la noyade (on les croit morts). Il se souvient avoir vu une issue de secours « sur un plan que le savant avait un jour laissé sur son bureau ». On ne peut que s'étonner devant une telle intelligence en action ! Dans le labyrinthe, il sert de guide, donne les ordres, décide de la marche à suivre.

Comme son frère, Zette fait l'expérience de la brutalité humaine.

Il voit, enregistre, comprend, développe, aussi sûrement que James Bond le fera plus tard avec humour. Dans *Le Stratonef H.22*, engin révolutionnaire et fleuron de la technologie contemporaine, il lui suffit d'assister aux quelques explications que son père donne au ministre le jour du baptême de l'engin pour qu'il devienne, sans la moindre expérience, l'égal du plus chevronné des pilotes. Jo, le fils, remplace son père au pied levé. Il pilote le Stratonef « comme un grand » et remporte le prix escompté en lieu et place du père défaillant. Jo, le petit Legrand, assume ce que son papa, Legrand père (!), ne peut plus faire. Le petit Jo devient le grand.

On ne peut pas dire que ce soit avec enthousiasme qu'Hergé ait exaucé les souhaits de l'abbé Courtois. Son attitude peu convaincue se lit dans un double mouvement contradictoire. D'un côté il y a les forces centripètes, qui tentent de ramener les quatre membres de la famille vers un noyau de convergence fusionnel, larmoyant, territorial. De l'autre côté, les événements ne cessent de créer des forces centrifuges, qui les éloignent.

Dès la première apparition de la famille, le père, la mère, et les enfants écoutent la radio, branchés sur le monde extérieur. Un peu plus tard, lorsque les enfants sont seuls sur la plage, Jo et Zette montent dans la barque pour s'enfoncer dans le brouillard, quittant ainsi la sécurité du cocon familial. Les aventures du frère et de sa sœur sont ensuite un incessant parcours du monde, une déterritorialisation de l'équateur (chez les Noirs cannibales, africains ou polynésiens, on ne sait) au Pôle Nord (chez les Esquimaux, on ne peut plus accueillants), des rives de l'Europe à la côte Est de l'Amérique (New York), pour se terminer au Gopal, "petit état indépendant du Nord de l'Inde". Le Tibet, déjà !

En trois récits seulement, Hergé les a envoyés au bout du monde, les a fait traverser autant de lieux que ne le fera Tintin dans l'ensemble de ses aventures : les mers, les fonds marins, les grottes, les volcans, les déserts, les montagnes, la stratosphère… Ils affrontent les divers états de l'eau, du feu, de la terre, et de l'air. Ils touchent à tous les moyens de locomotion : automobiles, avions, bateaux, sous-marins, tanks. Ils glissent à skis et montent même un cheval au galop, tractant une caravane de romanichels.

Sur la cinquantaine de références familiales de la série, quatre ou cinq fois seulement les Legrand sont réunis au grand complet, ce qui est peu. Il faut attendre la dernière aventure, *La Vallée des Cobras* — une pièce rapportée et tardive, on le sait — pour que la famille se retrouve enfin, heureuse, un verre de champagne à la main. Ce sont là les dernières images de la série, comme si cette vision idéale annonçait aussi sa disparition.

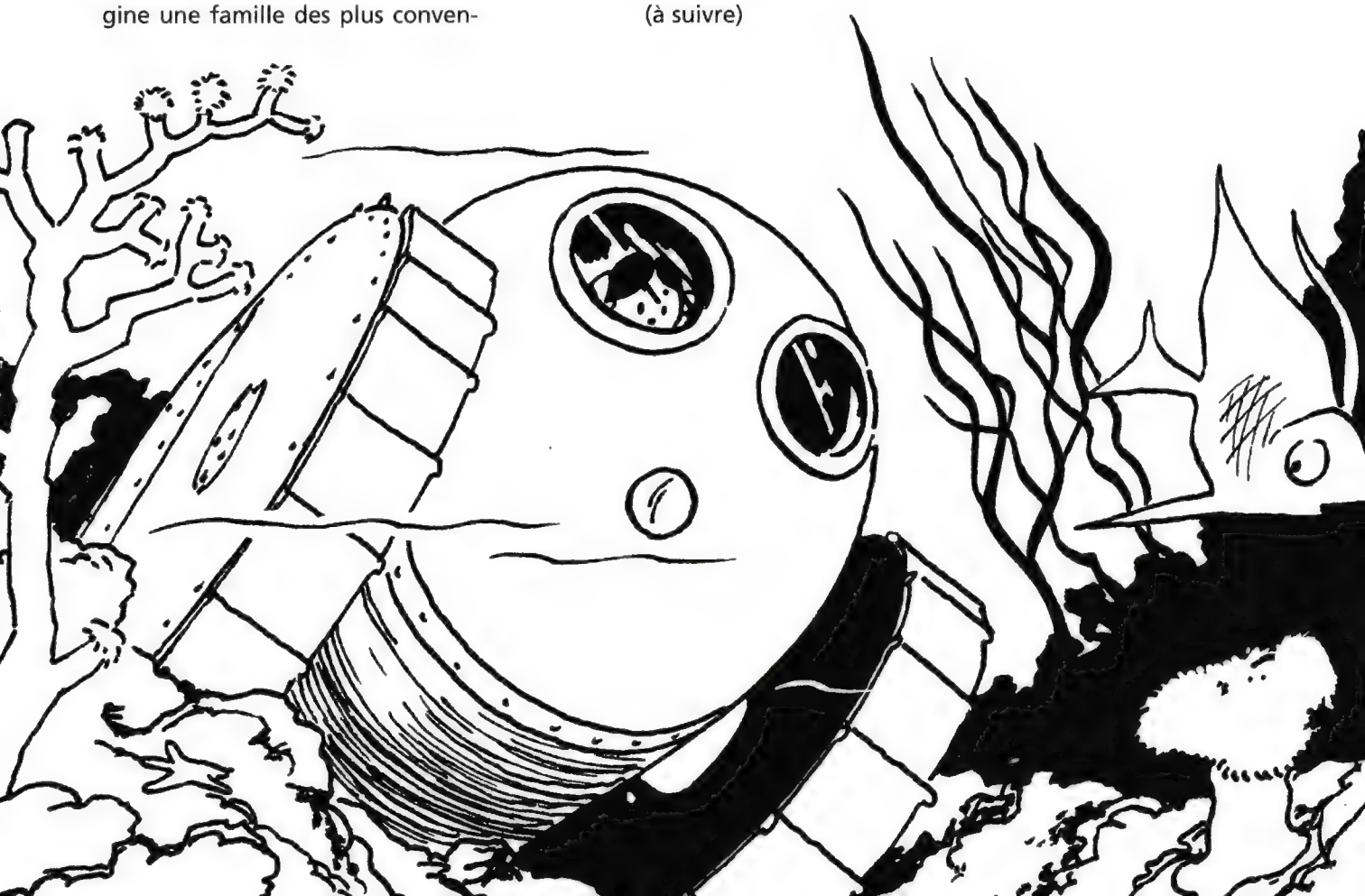
Avec *Jo, Zette et Jocko*, Hergé imagine une famille des plus conventionnelles, sans fantaisie ni humour. Ils ne font pas de nouvelles connaissances, et n'aspirent qu'à ronronner. Hergé n'a jamais voulu donner d'âge à Tintin, mais on apprend au passage que Zette a onze ans, et donc que Jo en a un ou deux de plus : le mystère est déjà brisé, comme si leur créateur savait qu'ils ne dureraient pas. Car pour être éternel, il faut être sans âge.

Le nom même de la série *Jo, Zette et Jocko* exclut les parents. Parce que ces deux générations auraient trop peu de choses en commun et qu'elles s'excluent ? Ainsi, la dernière image du *Rayon du Mystère* montre Jo et Zette seuls, à l'avant du paquebot, se réjouissant de la fin de leurs aventures et de leur retour en Europe. Où sont les parents ? Serait-ce ce couple anonyme relégué à l'autre bout de l'image ? Rien ne permet de l'affirmer. Entre les enfants et eux, il y a un grand vide, comme s'ils ne se connaissaient pas.

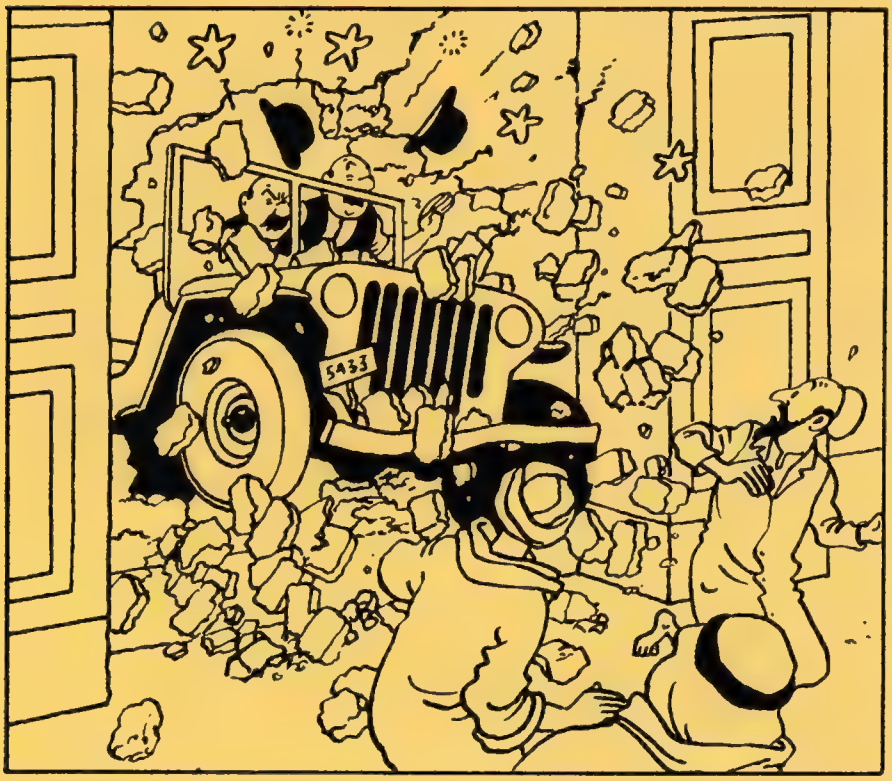
Vincent BAUDOUX
Xavier ZEEGERS

(à suivre)

L'eau, le feu, la terre et l'air : Jo, Zette et Jocko sont voués à tout affronter, à tout rencontrer et même à toucher à tout.

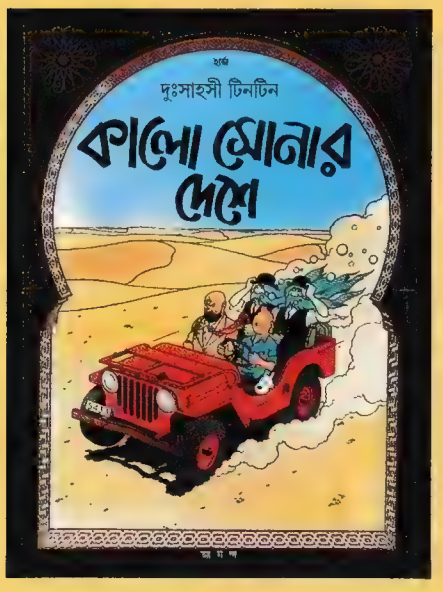


DES DISPARITIONS INQUIÉTANTES !



Nombreux sont sans doute les lecteurs qui se sont demandé comment la jeep des Dupondt avait pu se retrouver comme neuve en couverture de l'album *Tintin au pays de l'or noir.* Les Bengalis n'ont aucune raison de se poser cette question.

Comme d'autres albums d'Hergé, *Tintin au pays de l'or noir* a fait l'objet d'une traduction en bengali. On devrait dire d'une « adaptation » car des *strips* ont disparu dans l'aventure.



Il n'en fallait pas plus pour stimuler la curiosité de Jean-Pierre Verheylewegen et piquer celle d'Hervé Springael.

Au terme d'une enquête ardue, nos deux limiers sont en mesure de nous faire des révélations.

Si les mirages jouent un rôle intéressant dans cet épisode-ci, ce n'est pas à ce phénomène pittoresque qu'il faut attribuer la disparition de deux séquences dans sa version en bengali.

La première de ces disparitions inquiétantes se produit à la page 22, où le troisième *strip* s'est effacé aussi subitement que s'était effacée la caravane qui traversait le premier. Le quatrième *strip* s'est donc raccordé au deuxième, tandis qu'un texte est apparu à sa place. Le phénomène se reproduit à la page 34, où le deuxième *strip* s'est volatilisé, mais ici ce n'est plus seulement le suivant mais les cinq suivants qui ont avancé d'une place, ne ménageant l'espace pour un texte qu'au bas de la page 35.

Qu'est-ce qui explique ces disparitions inopinées de *strips* ? Des accidents ? Pas vraiment, lorsqu'on examine le contenu des deux séquences qui manquent. Dans le premier cas, Dupont s'approchait d'un groupe de Bédouins en prière et, les prenant pour un mirage, flanquait un coup de pied résolu au postérieur du fidèle le plus proche. Dans le second, la jeep rouge des deux policiers faisait une entrée fracassante dans une mosquée, interrompant à nouveau la prière des autochtones. Comme l'explique Jean-Pierre, s'il avait mis en scène de nos jours un tel comportement, Hergé aurait probablement mérité une « fatwa » façon Salman Rushdie, pour injure au Prophète. Les Bengalis, qui sont en majorité musulmans, ont trouvé une parade moins radicale à ce double blasphème : l'amputation du récit.

Il devenait dès lors intéressant de connaître la signification des deux textes mis à la place des deux *strips* litigieux. C'est plus facile à dire qu'à réaliser. Sollicitée par Jean-Pierre pour traduire ces deux textes, l'ambassade de l'Inde ne répond pas. Sollicitées par Hervé, qui y a des contacts, les Facultés orientales de l'Université de Liège disent ne pas être en mesure de traduire le bengali. Pas découragé pour un sou, Hervé profite alors de son passage dans un restaurant indien réputé de la capitale belge pour demander au personnel de l'aider. Et c'est là que s'ouvre véritablement la Porte des Indes : il suffisait de demander ! Traduction du premier texte : *Tintin est toujours vivant, mais qu'est-il arrivé aux Dupondt ? Du sérieux, de plus en plus sérieux !* Second texte : *Finalement, à quoi mènera la lutte des deux compagnies ? Qu' adviendra-t-il des Dupondt ?* Comme on le constate, aucun des deux textes ne fait référence aux passages « blasphématoires » supprimés. On reste dans le « politiquement correct ».

Mais une question demeure : la sollicitude affichée par l'éditeur local à l'égard de la sensibilité religieuse des Bengalis respecte-t-elle ou dénature-t-elle l'œuvre d'Hergé ? Chacun jugera.

Paul HIGLOTTE

Ci-dessus : les pages 22, 34 et 35 de l'édition de l'album en bengali.

Ci-dessous : Les Bengalis n'ont pas eu l'occasion de se demander pourquoi Dupont marchait d'un pas si résolu vers La Mecque.

POUSSE-POUSSE, TRAFIC ET TRAFIQUANTS

Septembre 1944. Hergé élabore une série de dessins nouveaux de Tintin et Milou, qu'il destine à des sous-verres. Vu la pénurie qui sévit alors, le projet ne pourra pas être mené à son terme. Mais le stock imprimé sera diffusé plus tard, dans des circonstances assez nébuleuses. De ces douze compositions, huit étaient connues depuis longtemps des collectionneurs, mais voilà qu'une neuvième est réapparue récemment, comme par miracle. Nous la reproduisons à la page suivante.
Vraie ou fausse, cette fois ?

Voici quelques années, on nous a fait croire à la réapparition d'un dessin disparu depuis un demi-siècle. En réalité, c'était un piège, auquel certains se sont laissé prendre.

Voilà plus d'un an était mis aux enchères à Paris, un exemplaire isolé du « tirage aquarellé » évoquant *Le Lotus bleu.* Une scène magnifique, composée d'un avant-plan où Tintin et Milou se déplacent en pousse-pousse dans Shanghai. Le groupe qu'ils forment se détache du trafic, près d'une des portes de la ville. Selon le système utilisé par Hergé dans l'ensemble de ces illustrations, le décor n'occupe pas tout l'arrière-plan, mais est limité par une sorte de « fenêtre » carrée. Estimé entre 800 et 1 000 euros, ce lot a finalement été adjugé pour la coquette somme de 5 255 euros, taxes et frais compris.

Cet exemplaire unique, revient sans doute de loin. Il était en effet dédicacé par Tintin, Milou et Hergé à leur ami Robert, sans mention de date. On ignore (pour l'instant) qui était ce Robert, mais il y a tout lieu de supposer que cette dédicace, tracée à l'encre brune, fut offerte à ce privilégié fin 1945 ou début 1946, au moment où Bernard Thièry, l'agent commercial d'Hergé, avait enfin pu mener à bonne fin, dans un atelier établi pour la cause à son domicile, le coloriage aux pochoirs de l'ensemble du tirage.

Rappelons brièvement l'aventure rocambolesque de ce qu'on désigne improprement sous le nom de « tirages aquarellés »[1]. Ils résultent d'une proposition faite par Hergé à son agent, en janvier 1943, proposition qui laissa ce dernier dubitatif. Il s'agissait en effet de « sous-verres », et en ce temps-là il était plus facile de réaliser des dessins que de se procurer du verre. Dès la Libération, Hergé revient toutefois à son idée de sous-verres. En quelques jours, il réalise les douze dessins et les présente à Thièry. Nous sommes en octobre 1944, mais ce n'est qu'en septembre 1945 que celui-ci se décidera à les faire imprimer, et qu'il entreprendra de les faire mettre en couleurs, au moyen de brosses spéciales et de pochoirs. Il était prévu qu'un autre associé s'occupe de leur mise sous verre et de leur distribution. Mais Hergé traverse alors une période difficile, dont la trahison de son homme de confiance n'est que l'une des causes. Plus tard, en 1947, il apprendra que quelque quatre mille de ces reproductions mises en couleurs de façon artisanale avaient été vendues, telles quelles, par le rusé Thièry à une firme bruxelloise. À son insu, et sans qu'il en soit rémunéré. De l'escroquerie pure et simple !

Oserait-on dire que l'escroc, depuis lors, a fait des émules dans le petit monde de la spéculation tintinophile ? Sans doute. Car si neuf de ces tirages étaient bel et bien connus des collectionneurs, les trois autres ne l'étaient pas. Or, ce qui est rare est cher. Il était donc tentant pour un moule-à-gaufres de fabriquer de toutes pièces l'un ou l'autre de ces sujets méconnus. C'est ce qu'a fait un scélérat voici quelques années déjà, en produisant un faux tirage du *Lotus bleu*, tout droit sorti de son imprimante de bureau et mis en couleurs à l'aquarelle (comme pour justifier la dénomination impropre de la série).

Deux exemplaires, au moins, de ce faux tirage, dûment expertisés par une célèbre maison parisienne, sont passés en vente publique. Le premier d'entre eux était même accompagné d'un prétendu « document de travail » trop appliqué pour être vrai. Tout cela a trouvé acquéreurs pour des prix qui étaient déjà coquets.

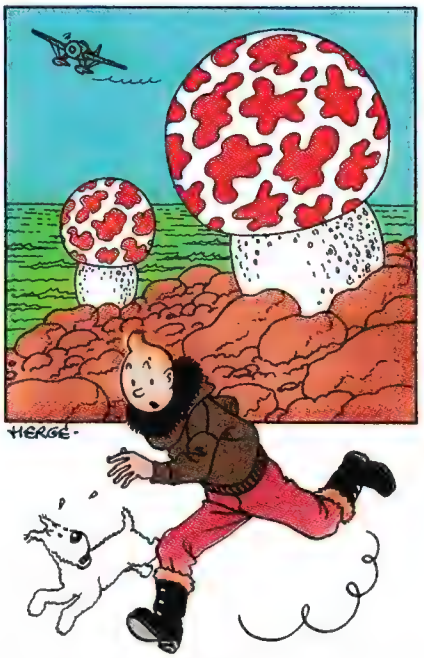
Mais le plus piquant dans cette affaire, c'est que les faux d'hier et le vrai d'aujourd'hui ont été validés par le même expert. Sans commentaire !

Emil SZABOR

[1] Pour plus de détails, on se reportera à l'article « Des sous-verres... sans verre » publié dans la revue *Les Amis de Hergé* n°26, en décembre 1997.

Voici quelques mois, l'on a vu apparaître sur le marché une autre production d'Hergé jusqu'alors inconnue. Bien plus crédible à l'analyse que la précédente, celle-là n'a fait le bonheur que d'un seul collectionneur.

Réunis sur cette page, les trois dessins d'Hergé scannés par le contrefacteur avant qu'il ne donne libre cours à toute sa créativité. Il aurait dû savoir que lorsqu'on en fait trop, on cesse d'être crédible.



VRAI + VRAI + VRAI = FAUX

Le trait du faux « tirage aquarellé » *Lotus bleu* reproduit au début de *l'article précédent* a été obtenu, selon toute vraisemblance, sur l'écran d'un ordinateur, à partir d'éléments distincts dont l'authenticité — c'est déjà ça — ne fait aucun doute.

Le paysage qui s'inscrit dans le carré du fond provient d'une des illustrations du premier album à colorier *Tintin et Milou* édité sous licence T.B.F. (du nom de l'agent commercial d'Hergé, Thièry Bernard-François). Après avoir déterminé le cadrage qui lui convenait, le faussaire ne s'est pas privé de retirer quelques détails de l'image (dont l'un des quatre figurants chinois qu'on y voyait), de compléter (assez maladroitement) les parties manquantes, et d'opérer quelques subtils glissements.

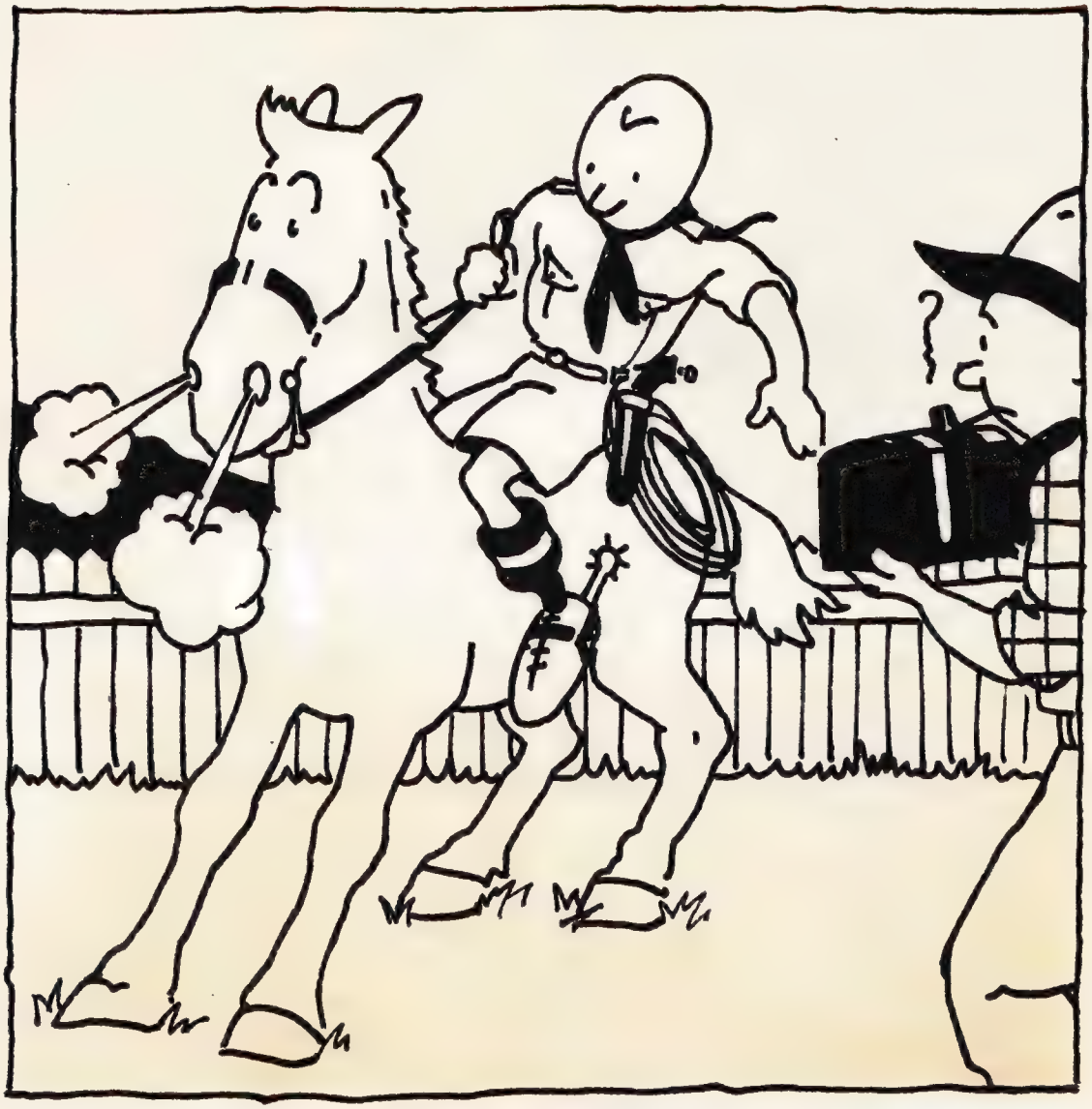
À l'avant-plan, le « Tintin dans la jarre » provient de la couverture de la version en couleurs de l'album *Le Lotus bleu*. Là aussi, le faussaire a élagué. En effet, les rameaux qui fleurissaient sur la paroi du vase ont subi de sa part une taille sévère, qui a obligé l'oiseau qui s'y reposait à s'envoler.

Ce n'est pas tout : le Milou qui apparaît dans le dos du Tintin accroupi dans la jarre n'est pas celui de la couverture du *Lotus bleu* de 1946. Tant qu'on en est à donner le change, c'eût été trop simple. Il provient tout simplement du (vrai) « tirage aquarellé » illustrant *L'Étoile mystérieuse* ! On le voit : tout fait farine au moulin des trafiquants...

E.S.

PHILIPPE GODDIN

LA DOUBLE VIE DE TOTOR C.P. DES HANNETONS



OÙ NOUS ÉVOQUERONS UN CERTAIN RENARD CURIEUX ET LE C.P. TOTOR, MAIS AUSSI FAON IRONIQUE ET CERF PANTIN

QUAND FAON IRONIQUE INTERROGEAIT RENARD CURIEUX

En 1959 déjà, Hergé est une célébrité dont les médias font grand cas, et que tous les « reporters en herbe » aimeraient rencontrer et interviewer. Du côté de Mouscron, un jeune chef de patrouille est du nombre...

Nous sommes en 1959. Totor a trente-trois ans. Faon Ironique, le C.P. des Sangliers, en a quinze. Lecteur assidu du journal *Tintin* et de *Plein-Jeu*[1], il doit sans doute à la fréquentation du célèbre reporter sa vocation de journaliste. Il s'est mis en tête d'interviewer pour *Plein-Jeu* l'une ou l'autre personnalité en vue, comme Jacques Brel ou Hergé. Mais comme la petite ville de Mouscron, où il habite, est assez éloignée de Bruxelles, il s'est adressé par écrit à ce dernier, qui lui a répondu avec son amabilité coutumière.

Faon Ironique, C.P. des Sangliers, a trouvé sa voie en interviewant Hergé.

Premiers pas en journalisme

Dès la réception de la réponse du dessinateur, notre jeune Faon s'emploie à rédiger son article, apportant de-ci de-là de menus compléments d'information aux extraits de la lettre d'Hergé, qu'il découpe habilement et restitue sous forme de questions et de réponses, comme un vrai professionnel. Jusqu'à ce très sobre « Merci, Hergé » qui clôture l' « entretien ».

La suite, bien sûr, lui échappe. Il ne sera responsable ni des titres, ni de la mise en page, ni de l'iconographie. Le rédac'chef de *Plein-Jeu* a décidé d'accorder une pleine page à son article, ce qui est bon signe ! Il a choisi les deux illustrations qui lui semblent convenir : un extrait d'une de ces chroniques scoutes du journal *Tintin* auxquelles Hergé fait référence dans ses propos, et une page des *Mémoires de Totor, C.P. des Hannetons*, l'ancêtre de Tintin, qui fut publiée jadis dans... l'ancêtre de *Plein-Jeu*.

Mais ce que le rédac'chef ignore — tout comme Faon Ironique probablement — c'est que cette planche-là n'est pas due à Hergé ! Nous reviendrons plus loin sur ce point d'histoire.

Un demi-siècle plus tard

En cette année 2011, Totor a quatre-vingt-cinq ans, et Jacques Mercier, « monument » de la Radio-Télévision Belge vient de prendre sa retraite après plus de quarante ans de maison. Au cours de sa longue carrière, celui qui était baptisé Faon Ironique chez les scouts a pu rencontrer à de nombreuses reprises l'auteur de Tintin et de Totor[2]. C'est même à ce dernier, comme on pourra le découvrir dans l'encadré ci-contre, qu'il doit d'avoir favorisé son intégration à la radio de service public.

Totor, cet inconnu

Infiniment moins célèbre que son cousin Tintin, Totor n'est plus un inconnu pour ceux qui s'intéressent de loin ou de près à l'œuvre d'Hergé. Les *Archives Hergé* publiées au début des années 70 l'ont remis dans la lumière, et tous les ouvrages publiés sur Hergé depuis sa disparition lui ont réservé une place. Mais ces préambules étant posés, il est grand temps à présent de remonter… le temps, de conter par le menu la fulgurante ascension du C.P. des Hannetons et, dans la foulée, de lever, comme promis, le voile sur sa « double vie ».

P.G.

LA DETTE DE JACQUES MERCIER ENVERS HERGÉ

Lorsque je me suis marié, ma femme travaillait chez un tailleur, rue Royale, où venait Hergé régulièrement (d'autant plus que le tailleur était également amateur d'art)[3]. Un jour, alors qu'il attendait et discutait avec ma femme, elle lui dit que je débutais à la RTB. Alors Hergé lui annonça : *Eh bien, puisque vous êtes gentille, je vais vous faire un « scoop ». Je suis sur un nouvel album, à la page 2. Qu'il prenne contact avec moi. Je lui accorde une interview.* Et je suis allé tout timide à son studio, et il m'a raconté le début de l'histoire de *Vol 714 pour Sydney*. Cette bande a fait le tour de toutes les émissions de la RTB. Les gens se sont dit : *Eh, mais il connaît Hergé !* et ça m'a beaucoup aidé.

Extrait du numéro spécial LE VIF publié en hommage à Hergé le 22 avril 1983.

Un lecteur de Plein-Jeu interviewe HERGE

« Je garde du scoutisme un excellent souvenir. »

Quand « Tintin » n'était que « Totor » C. P. des Hannetons !

Comme beaucoup de dessinateurs pour jeunes maintenant célèbres, Hergé a commencé sa carrière dans Plein-Jeu. Cette planche permet de mesurer le chemin qu'il a parcouru depuis lors !

Qu'attends-tu, si tu écris facilement, pour nous envoyer un bon article intéressant tous les lecteurs de Plein-Jeu ou de… Plein-Fouet ?

Ci-dessus :
L'interview d'Hergé par Faon Ironique telle qu'elle fut publiée dans le mensuel scout *Plein-Jeu* le 25 mars 1959.

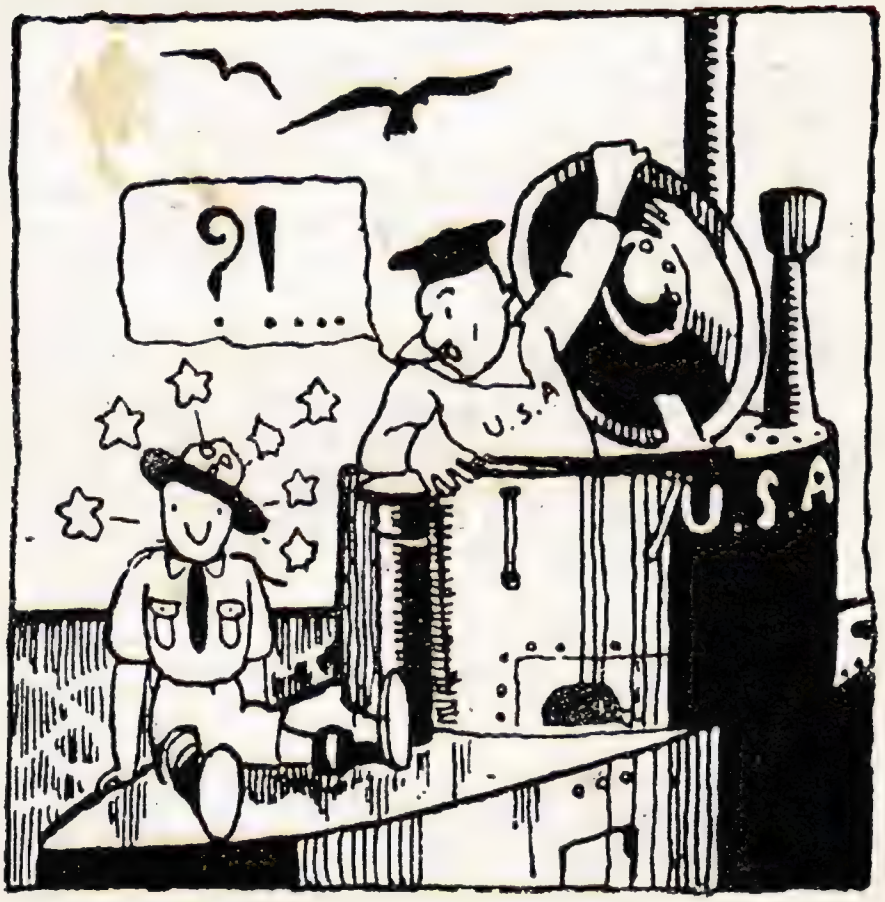
Ci-contre et en page de gauche, le sympathique Totor tel qu'il apparaît en juillet 1926.

[1] *Plein-Jeu* est le mensuel des Scouts Baden-Powell de Belgique, c'est-à-dire l'héritier du *Boy-Scout Belge*, bien connu des tintinophiles.

[2] Ainsi qu'en atteste notamment le hors-série *Hergé nous dirait même plus*, que notre association a publié récemment.

[3] Les tintinophiles « pointus » auront reconnu le tailleur Gustave Van Geluwe, qu'Hergé fréquente depuis 1952.

L'EXTRAORDINAIRE DESTIN DU C.P. DES HANNETONS



Ci-dessus et ci-dessous : Cases extraites de la 1re double planche de *Totor*, publiée dans *Le Boy-Scout* en juillet 1926. Cet aventurier qui ne tient pas en place est né du profond ennui où son créateur s'était abîmé.

Lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il a mené une double vie, on lui prête généralement un comportement obscur sous couvert d'une existence plus conventionnelle.

Rien de cela dans le parcours de Totor, le premier personnage créé par Hergé, mais il n'empêche que beaucoup ignorent que le bonhomme a connu deux vies.

Précurseur et frère en aventures de Tintin, Totor est apparu dans le mensuel belge *Le Boy-Scout*, l'organe des *Belgian Catholic Scouts*, en juillet 1926. Il était né dans la tête d'Hergé quelques semaines auparavant, alors que son *alter ego* Georges Remi s'ennuyait si ferme au service des abonnements du quotidien *Le XXe Siècle* qu'il avait quitté son poste et avait décidé d'anticiper son appel sous les drapeaux.

Mais s'il s'était morfondu durant des mois, du lundi au samedi, à tenir à jour le fichier de l'austère journal, il n'avait heureusement cessé de s'épanouir le dimanche parmi ses frères scouts, devenus routiers comme lui depuis leur sortie du collège. Et il s'était découvert une véritable vocation en continuant, à ses moments « perdus », à dessiner pour la presse scoute et celle de l'Action Catholique.

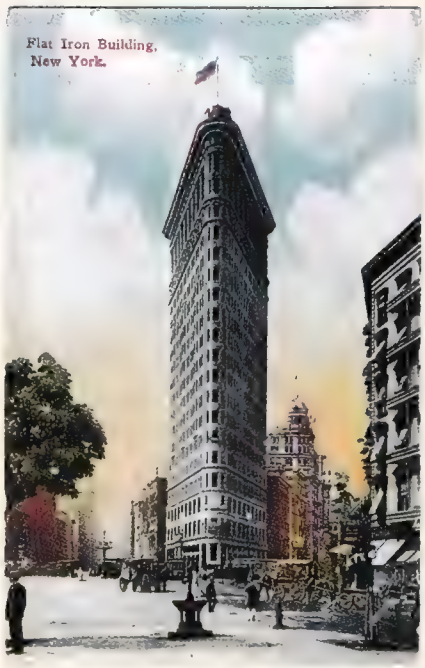
La naissance du héros

Totor est présenté d'emblée comme le chef de la Patrouille des Hannetons, ce qui est audacieux puisque cet animal n'apparaît pas sur le tableau des emblèmes de patrouilles arrêté par le département technique des *Belgian Catholic Scouts*, qu'Hergé vient précisément de dessiner. Le seul insecte admis dans ce bestiaire hiérarchisé est l'abeille. Mais le hanneton est décrit dans les livres de science comme un animal sympathique, et c'est tout ce qui compte.
Paradoxalement, alors que *Les*

Extraordinaires Aventures de Totor, C.P. des Hannetons sont proposées comme *un grand film comique* présenté par *United Rovers*[1], le déroulement du récit adopte la forme de vignettes de format carré, muettes, commentées hors cadre. Le texte, qui se veut aussi drôle que les images, est en effet indispensable à la bonne compréhension d'une histoire qui emprunte d'énormes raccourcis.

Totor va également subir des aléas de toutes sortes, tant sur le plan narratif que sur le plan éditorial.

Juillet : il s'en va en Amérique où l'attend son oncle Pad Hatt. Il part d'Anvers, à bord du Ville-de-Bordeaux, mais c'est à bord d'un sous-marin de l'U.S. Navy qu'il rallie New York, où il contemple ébahi le célèbre *Flat Iron Building*, à l'angle de Broadway et de la Cinquième Avenue. Hergé est déjà documenté ! C'est donc au cœur de Manhattan que commence une aventure qui, si elle veut faire honneur à son titre, ne pourra être que rocambolesque.



Ci-contre :
Bâtiment emblématique du Nouveau Monde, le *Flat Iron Building* de New York constituait en 1926 un passage obligé pour Totor sur la route du Far West (voir l'illustration précédente).

Ci-dessous :
Détail d'une case publiée dans *Le Boy-Scout Belge* le 10 mars 1929, soit deux mois après la naissance de Tintin, qui affiche la même dynamique.

[4] Les "Routiers Associés" font écho aux fameux "Artistes Associés".

En novembre 1926, Hergé est sous les drapeaux tandis que l'oncle Pad Hatt présente à Totor sa tante Save Hatt.

fortuite du gangster John Blood vaut à Totor les honneurs de la municipalité et une coquette somme d'argent. Totor retrouve son oncle Pad à Rolmopcity. Georges commence son service militaire, et les démêlés du héros avec les Peaux-Rouges devront attendre des jours meilleurs.
Novembre : Georges bénéficie de ses premières permissions. Un stratagème de Totor le débarrasse des Indiens, et voilà que son oncle Pad Hatt lui présente sa tante Save Hatt.

Les éclipses de Totor

Le service militaire de son auteur ayant ses exigences, Totor disparaît à nouveau, durant deux mois cette fois. Il retrouve sa place dans les

1927, pour défier le terrible sachem Lapin-qui-court-au-clair-de-lune, puis s'efface à nouveau… mais cette fois pour cause de rapprochement entre *Le Boy-Scout* et son concurrent *Le Scout Belge*. Pas de Totor dans le premier numéro du *Boy-Scout Belge* issu de la fusion en avril 1927, ni dans les suivants. Il faudra attendre le numéro de janvier 1928 pour voir ressurgir le héros, plus fringant que jamais.

Entre-temps, Hergé aura terminé son service militaire, et aura été réengagé, mais comme illustrateur cette fois, par l'abbé Norbert Wallez, le directeur du *XX^e Siècle*.

Sa fausse sortie

Ce n'est qu'en juin 1929, soit cinq mois après avoir donné naissance à Tintin et Milou dans *Le Petit Vingtième*, qu'Hergé mettra le point final aux *Aventures de Totor,* son premier récit en images. C'est à ce moment qu'il abandonnera les textes sous les images au profit des phylactères qu'il avait déjà adoptés dans *Tintin*.

Point final ? Pas forcément, puisque le texte de la dernière image, où l'on voit le C.P. raconter ses aventures américaines à ses Hannetons laisse croire que *peut-être allait-il lui en arriver encore d'autres.*

Le retour de Totor

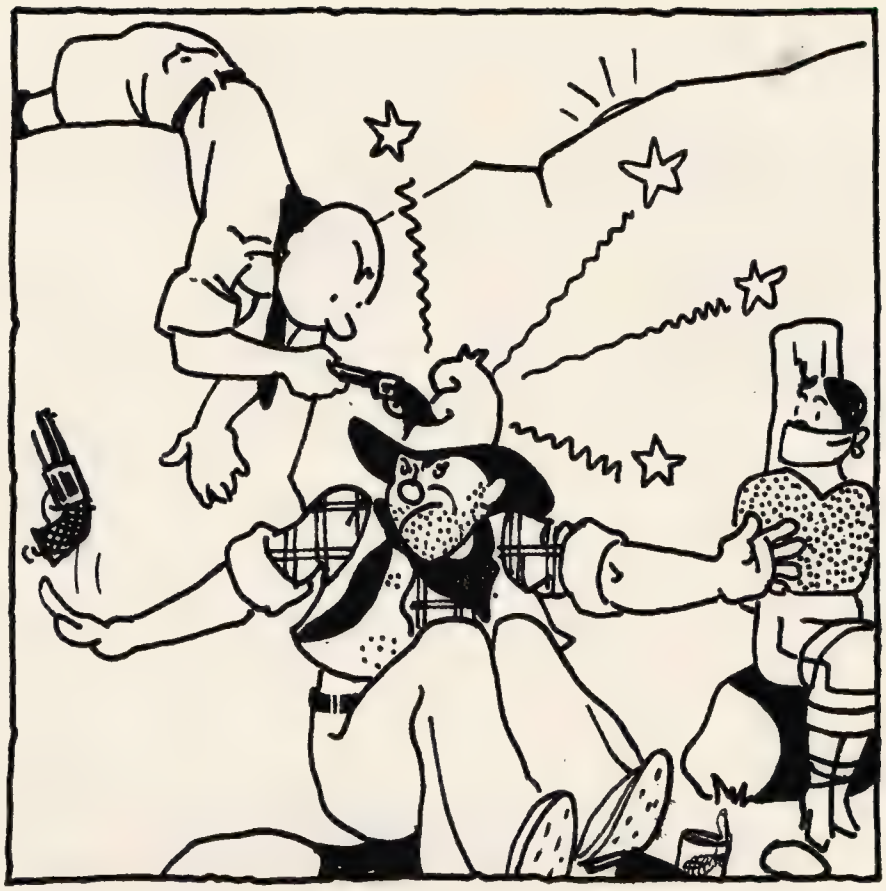
Juillet 1929. Eugène Van Nyverseel, dit Evany, seconde Hergé depuis janvier. Il a prouvé qu'il était capable de le relayer comme illustrateur au *Petit Vingtième*. On lui doit

déjà nombre de couvertures du supplément. C'est donc à lui que le créateur de Totor confie son « fils » pour qu'il vive les nouvelles aventures qui lui étaient promises. Lui-même poursuit *Les Aventures de Tintin au pays des soviets*, et s'apprête à créer *Quick et Flupke*, ce qui suffira largement à l'occuper.

En fait de nouvelles aventures, le C.P. racontera ses « mémoires ». Pour se démarquer de son mentor dans le titre déjà, Evany signe cette « adaptation » du pseudonyme de Cerf Pantin. « Adaptation sonore » , précise-t-il, car il a lui aussi renoncé aux textes sous les images, et adopté le phylactère.

Evany produira en tout six planches des *Mémoires de Totor* dans *Le Boy-Scout Belge*, de février à juillet 1930. Le C.P. des Hannetons n'aura donc bénéficié que de quelques mois de sursis, avant de disparaître. Notons qu'à ce moment-là il aurait pu tomber dans l'oubli et disparaître à tout jamais dans l'ombre de Tintin. Il faudra en effet une sacrée dose d'opiniâtreté à Hergé pour obtenir de son éditeur, au milieu des années 70, que les Aventures du C.P. des Hannetons soient intégrées au premier tome des *Archives Hergé*, en préambule à la première republication d'un *Tintin au pays des Soviets* introuvable depuis 1930. Si Casterman appréciait Tintin pour le succès commercial qu'il avait engendré, il méprisait Totor et n'en voulait pas !

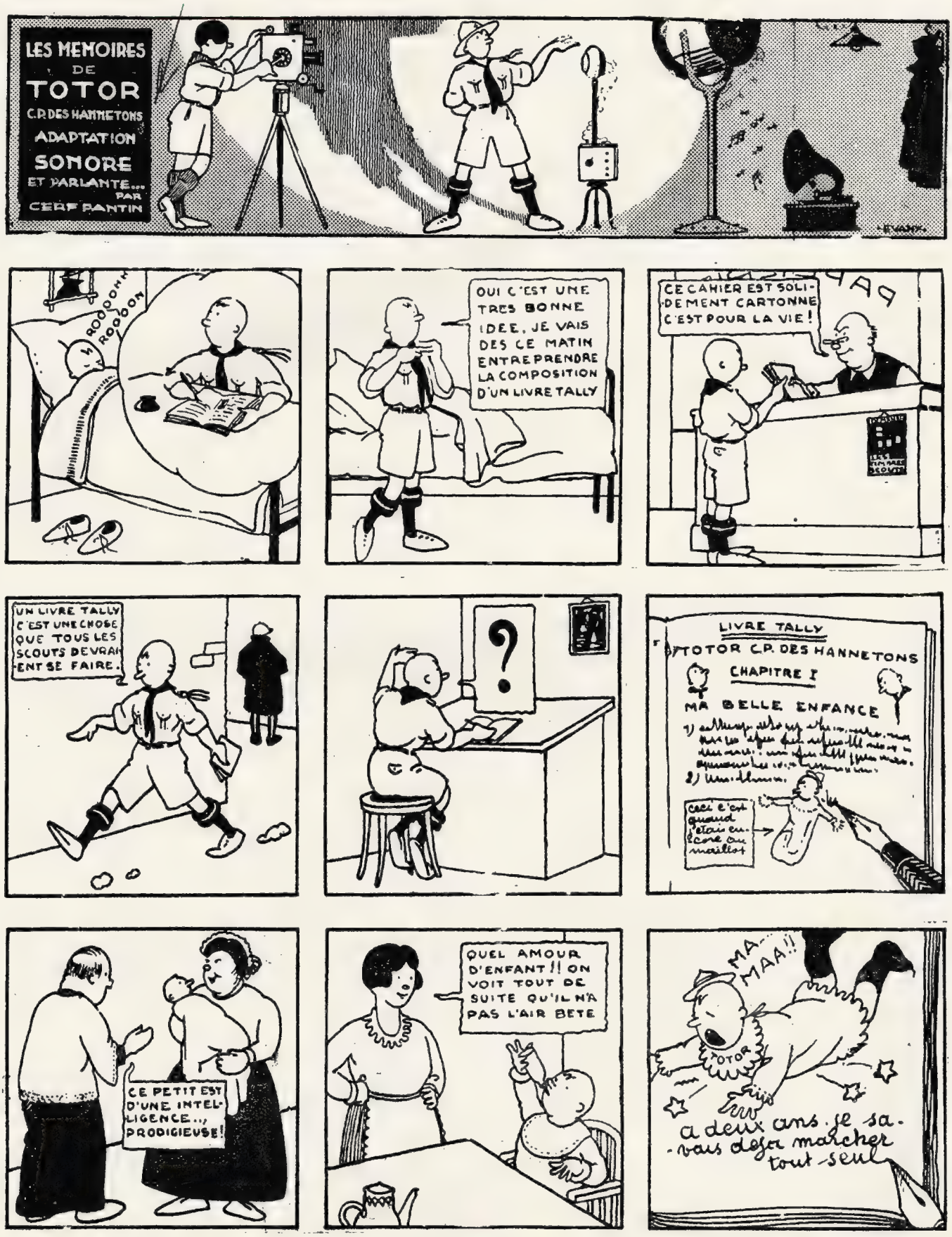
Philippe GODDIN



Au début juin 1929, Hergé est responsable du *Petit Vingtième*, dont Tintin est la vedette. Dans *Le Boy-Scout Belge*, il met enfin un terme aux aventures de Totor commencées trois ans auparavant.

Moins d'un an plus tard, son assistant Evany « hérite » du personnage et entreprend d'en raconter les « mémoires », en y intégrant les phylactères. Il se représente ici dans le rôle du grand-père de Totor, en mars 1930.

Première planche des *Mémoires de Totor, C.P. des Hannetons* par Evany alias Cerf Pantin (février 1930).


LES MEMOIRES DE TOTOR C.P. DES HANNETONS ADAPTATION SONORE ET PARLANTE... PAR CERF PANTIN
ROOOOHH ROOOOOH
OUI C'EST UNE TRES BONNE IDEE, JE VAIS DES CE MATIN ENTREPRENDRE LA COMPOSITION D'UN LIVRE TALLY
CE CAHIER EST SOLIDEMENT CARTONNE C'EST POUR LA VIE!
UN LIVRE TALLY C'EST UNE CHOSE QUE TOUS LES SCOUTS DEVRAIENT SE FAIRE.
?
LIVRE TALLY
TOTOR C.P. DES HANNETONS
CHAPITRE I
MA BELLE ENFANCE
ceci c'est quand j'étais encore au maillot
CE PETIT EST D'UNE INTELLIGENCE... PRODIGIEUSE!
QUEL AMOUR D'ENFANT!! ON VOIT TOUT DE SUITE QU'IL N'A PAS L'AIR BETE
MAAA!!
TOTOR
a deux ans je savais déjà marcher tout seul

UN PEU DE LUMIÈRE DANS LE NOIR

Tout ou presque est noir dans cette case. Seuls les yeux de Tintin et Milou apparaissent tels quatre petits cercles blancs percés d'un point noir.

En dehors des yeux, le blanc de cette case provient surtout des deux phylactères. Ainsi le blanc et le noir sont-ils à peu près équilibrés. La lumière n'existe d'ailleurs qu'à cause des paroles échangées entre les protagonistes, sinon, à peu près tout ne serait que ténèbres.

On parle beaucoup dans cette case, sans doute parce que la parole (s'appuyant ici sur les sens du toucher et de l'odorat) demeure intacte dans le noir. De plus, la parole rassure, réconforte : « Ça va... Lentement, bien sûr, mais ça va... Nous y arriverons, Milou, tu verras... » ; elle encourage aussi : « Allons-y ! encore un petit effort... »

Dans cette case singulière, seule la parole subsiste, parole éclairant les ténèbres, portée par des phylactères blancs lumineux sur fond noir. Ces paroles, Tintin les dit sans doute autant pour lui-même que pour Milou car il a bien besoin de réconfort. En effet, maître et chien sont enfermés dans le souterrain par les Indiens manipulés par Bobby Smiles. D'un côté de la galerie : le vide ; de l'autre, un énorme rocher impossible à bouger. La seule solution est de creuser une autre issue, ce qui aura pour effet de faire jaillir le pétrole que l'on devine déjà : « Tiens. La terre devient humide... », « En effet !... Et puis, quelle drôle d'odeur... » Le pétrole aura un effet libérateur pour Tintin et Milou. La terre les rejettera d'elle-même comme si elle ne pouvait accepter de les détenir, anéantissant d'un coup la prédiction de La Taupe-au-regard-perçant : « il finira par mourir de faim dans son trou », le Royaume des ténèbres ne saurait garder le juste.

En ce qui nous concerne, cette case renvoie à des expressions courantes au sens figuré : « Je n'y vois pas clair... Je suis dans le noir... ». À ces instants-là, l'issue semble lointaine et incertaine. Le découragement nous guette, tout comme Tintin. Cependant, remarquons ses paroles : « Ça va » est par exemple répété trois fois en peu de temps comme si Tintin cherchait à s'en persuader. L'action libératrice (on creuse) est liée à des paroles d'encouragement et de réconfort. Tintin pense et agit dans le bon sens. Tout est ainsi mis en œuvre pour triompher de l'obstacle : une pensée positive et un corps actif.

Envahi par le noir, ce petit dessin peut nous émouvoir en devenant le symbole de nos passages à vide où l'on ne voit rien et où il faut pourtant agir, avancer et persévérer.

Thierry LESCUYER

Ça va... Ça va... Lentement, bien sûr, mais ça va... Nous y arriverons, Milou, tu verras... Allons-y ! encore un petit effort... Tiens ? la terre devient humide...
En effet !... Et puis, quelle drôle d'odeur...

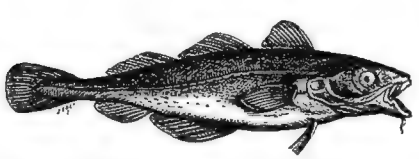
Dans le noir, ça bouge et ça parle. Au jour, on attend en silence... (Cases extraites du deuxième strip de la page 35 de *Tintin en Amérique*).

C'EST UNE BONNE QUESTION...

HERBERT JAMES OU LE POISSON ?

Sébastien Jassogne, qui a trouvé très intéressant l'article de Patrick Vandersleyen sur le capitaine Haddock publié dans notre revue n°48, est frappé par la similitude entre le prénom du capitaine Haddock de l'Olympic, Herbert James, et le nom du marin noyé du *Crabe aux pinces d'or*, Herbert Dawes. Il en déduit que l'origine du nom Haddock se trouverait plus du côté du « sister ship » du Titanic que dans la cuisine de Germaine Remi, qui aurait, selon elle, servi un jour du haddock à son mari en lui disant « Tiens ! le voilà, le nom de ton capitaine ! ».

Hergé bat en brèche cette déduction, et confirme la piste culinaire. Le 7 mai 1968, il écrivait en effet ceci à Pierre Fresnault : *Pour le capitaine, j'ai voulu un nom évocateur de la mer. J'avais, en Angleterre, mangé du « haddock » et cela m'avait semblé excellent. Poisson + souvenir, tous deux au goût de sel, ont donc donné Haddock.* Il ne mentionne pas son épouse, mais il paraît plausible que celle-ci lui ait servi quelques fois ce mets qu'il avait trouvé succulent outre-Manche, et qui n'est autre que de la morue fumée.



Morue. — On ne se douterait pas, à voir les morues desséchées étalées à la devanture des épiciers, de ce qu'est l'animal vivant. C'est un gros poisson qui pèse en moyenne douze kilogrammes. Quand on les a pêchés (et un seul homme en pêche parfois « Terre-Neuve jusqu'à quatre cents par jour), on leur coupe la tête, on les ouvre, et on étale les morceaux. Ce sont ces fragments aplatis que vendent les marchands.

DRÔLES DE BÊTES

Notre dernière revue accueillait les sympathiques Popol et Virginie, que Philippe Goddin définissait comme « plantigrades humanoïdes » tandis que Vincent Baudoux et Xavier Zeegers les identifiaient comme « deux nounours ». Que sont-ils, en définitive ? Hergé seul le sait !

Eh bien, justement, voici ce que déclarait son secrétaire en 1969, lors de la publication de la version anglaise de l'ouvrage : *Qui sont Popol et Virginie ? Des espèces de petits ours, affirment les uns ; des espèces de chats, soutiennent les autres. Quand on le demande à Hergé, il répond : « Ni l'un, ni l'autre. Ni rien du tout... » Ce sont des bipèdes imaginaires, qui n'ont jamais été tirés qu'à deux exemplaires : un mâle (Popol) et une femelle (Virginie). On dirait plus poliment un jeune mari et sa jeune femme...*

Fort bien ! Nous dirons donc que ce sont des espèces de rien du tout !

MINÉRA-LOGIQUE ?

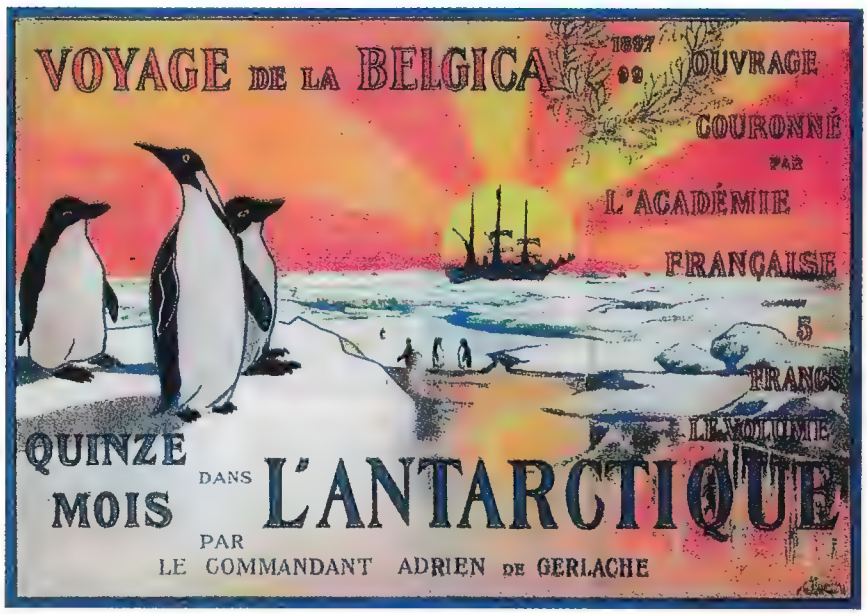
L'une des illustrations de l'article de Jacques Langlois intitulé *Le Monde, entre Pravda et Paris-Match*, publié dans notre revue n° 49, a permis à notre ami Roger Quentin de remarquer que le numéro minéralogique de la voiture du docteur Triboulet a changé entre la version d'origine de *L'Oreille cassée* en 1937 et la version en couleurs de 1943, passant du 160981 au 160891. Une question le taraude depuis cette découverte : pourquoi ?

SOIFFARD OPTIMISTE

Suite à l'article d'Emil Szabor publié dans notre revue n° 50, notre ami Elton Ehr, de Brest, nous rappelle qu'Hergé avait visité une première fois le Pays de la Soif le 20 mars 1937, par le biais d'une illustration de l'hebdromadaire (*sic*) satirique *L'Oasis*. Le capitaine Haddock et Tintin, qui ne s'y abîmèrent qu'en 1941, disposaient de moins de provisions que ce quidam au moment de s'y aventurer.

... QUI MÉRITE UNE RÉPONSE

DE PÈRE EN FILS



Gérald Dewinter a trouvé du Hergé dans cette vieille image, et il n'a pas tort. Car entre le créateur de Tintin et les membres de la famille de Gerlache, explorateurs polaires de père en fils, les liens sont multiples. La silhouette de la *Belgica* à bord de laquelle Adrien de Gerlache fut le premier, en 1897, à hiverner en Antarctique, n'est pas sans rappeler celle qu'Hergé prêtera au *Peary* dans *L'Etoile mystérieuse*. Gaston de Gerlache, fils d'Adrien, a dirigé l'Expédition Antarctique Belge de 1957-58... dont Hergé créa le pavillon. Ce n'est donc sûrement pas par hasard que Henri de Gerlache, petit-fils de Gaston et arrière petit-fils d'Adrien, ait réalisé le film *Le Temple du Soleil* co-produit par Moulinsart, Gédéon Programmes et la RTBF dans la série *Sur les traces de Tintin*.

La question que notre ami Gérald s'est posée, c'est de savoir si, en 1957, Hergé avait eu cette illustration sous les yeux pour composer la carte de vœux de l'Expédition Antarctique Belge. Mais qui pourrait le dire ?

PERRUQUÉ OU PAS ?

Dans la revue n°48, Philippe Goddin a cru reconnaître un postiche sur la tête de Maxime Loiseau, ce dont doute Philippe Daene. Si c'était le cas, explique-t-il, Hergé en aurait nécessairement tiré un gag. Or, à aucun moment les cheveux de Maxime ne se décollent de son crâne. Justement, rétorque Philippe Goddin, jamais le moindre mouvement alors que les chutes et les chocs n'arrêtent pas : c'est bien la preuve de la mise en présence d'une prothèse capillaire et d'une colle fiable ! Il nous confirme que c'est surtout la coupe arborée par Maxime qui prête à caution. Ne dit-on pas qu'une moumoute cela se voit toujours ? On en trouve d'autres dans l'œuvre d'Hergé, rappelle l'auteur de *Hergé et les Bigotudos* : dans les brouillons des *Picaros*, Alcazar en portait une. On ne l'a pas su parce qu'Hergé a renoncé à des séquences mortifiantes pour le général...

Pour clore le débat, nous dirons que de toute façon c'est Philippe qui a raison. Oui, mais lequel ?

LES OBJETS DÉRIVÉS DU MONDE DE TINTIN

LES CUBES EN BOIS

DIFFUSÉS AU COURS DES ANNÉES CINQUANTE

Ci-dessus :
Quatre versions différentes de la boîte de cubes en bois proposée par les Éditions du Lombard. Les cinq images-témoins proviennent de la boîte ici couverte par l'image qui évoque *Tintin en Amérique*.

La création du « Timbre *Tintin* » en Belgique, bientôt suivie de celle du « Chèque *Tintin* » en France, marque le début d'une distinction entre deux catégories d'objets *Tintin*.

Il y aura désormais ceux qui sont destinés à être commercialisés, sans recours aux « points » *Tintin*, et ceux exclusivement liés à ce système de primes, qui ne s'obtiennent qu'en échange d'un certain nombre de points.

Avec les cubes diffusés par les Éditions du Lombard, nous avons l'exemple d'un produit qui fut d'abord commercialisé au début des années quarante — les très recherchés cubes *Dubreucq* — qui ressurgit en tant que prime pour la chasse aux points *Tintin*, au début des années cinquante. Dans l'intervalle, les dimensions de l'objet ont été réduites — la boîte mesure à présent 19,5 cm x 12 cm x 4 cm —, et le bois a remplacé le carton trop fragile. Cela dit, les Éditions du Lombard ont diffusé deux boîtes de cubes différentes, et la première a fait l'objet de différentes variantes.

Toutes les boîtes de cubes sont accompagnées d'images volantes servant de modèles. Elles sont au nombre de quatre ou de cinq, selon qu'une deuxième image sera collée ou pas au verso du couvercle.

Modèles inclassables

La première boîte, dont le couvercle est le plus souvent recouvert de l'image de la pirogue, tirée de *L'Oreille cassée*, a fait l'objet de diverses déclinaisons : boîtes rouges ou vertes, images du couvercle différentes, illustrations avec ou sans bords blancs... Une autre variante tient au changement de mise en couleurs des images observé entre la boîte au couvercle *Oreille cassée* et celle au couvercle *Tintin en Amérique*.

Il est très malaisé d'établir une chronologie fiable des différents modèles. Sachez toutefois que la boîte en carton avec l'image de *Tintin en Amérique* sur le couvercle est représentée dans le journal *Tintin* n° 14 de 1955.

Versions « luxe »

On a eu aussi une version « luxe », elle-même proposée sous deux formes différentes, avec l'image du *Lotus bleu* sur le couvercle : d'une part une boîte présentée comme une caisse à cigares en bois, avec charnières et système de fermeture, et d'autre part une boîte présentée en deux parties avec le couvercle qui s'emboîte. Ces versions « luxe » furent disponibles entre 1951 et 1955 et s'obtenaient contre 500 points.

Largeur de vues

Les images de ce jeu de cubes sont des reprises élargies (comme expliqué dans l'article précédent) de celles du jeu de cubes *Dubreucq*. Sauf que l'image de *L'Étoile mystérieuse* a été remplacée par une image du *Crabe aux pinces d'or* inspirée, quant à elle, d'un des puzzles *Dubreucq*.

Ci-dessus :
Comparaison entre la version « normale » et la version « luxe » de la boîte de cubes en bois distribuée par les Éditions du Lombard.

Ci-dessous :
L'un des six dessins repris sur les faces des cubes. Contrairement aux cinq autres, qui proviennent des cubes *Dubreucq* (1943) et ont dû être légèrement élargis, celui-ci est issu d'un des puzzles *Dubreucq* (1943 également) rétréci en largeur.

Les quatre autres images s'inspirent de celles des puzzles *Dubreucq* : *Tintin au Congo*, *L'Île Noire*, *Le Sceptre d'Ottokar* et *L'Étoile mystérieuse*. Curieusement, aucune de ces images n'est signée, alors que celles de la première boîte l'étaient.

Ci-dessus :
Le second modèle du jeu de cubes en bois édité par le Lombard à partir de 1956. Il comprend deux images nouvelles et quatre images tirées des puzzles *Dubreucq* de 1943.

Nouvelle génération

Une boîte de cubes différente sera disponible à partir de 1956, comportant sur le couvercle une image inédite tirée du *Temple du Soleil*. Une seconde image inédite, tirée de *Au pays de l'or noir*, montre la jeep des Dupondt affrontant la tempête de sable.

Les cubes en bois ont été fabriqués par la société *Le Bois Manu* qui n'avait pu fournir la maison *Dubreucq* pendant la guerre, mais qui avait fabriqué un peu plus tard le prototype du Milou articulé et à tracter que nous avons mentionné dans notre revue n° 46.

Gaëtan LALOY

LA DEPECHE

"Les informations de La Dépêche *sont des informations qui frappent"*

Éditorial

Rien n'échappe à la rédaction de *La Dépêche*... ou presque rien. Mais tout organe d'information se doit d'avoir un réseau de correspondants, voire d'informateurs. Vos infos, vos échos, vos photos nous sont indispensables. Qui sait, ce sera peut-être pour vous l'occasion de commencer une carrière de journaliste digne de celle de Tintin !

Jules Rouget

LE MOULIN DE TINTIN

Suite à la publication, dans *La Dépêche* de notre revue 47, d'une carte postale représentant « Le Moulin de Tintin » à Oléron, notre ami François Litaize a mené son enquête pour savoir ce qu'était devenu cet édifice.

Oui, ce moulin existe toujours, mais son nom a changé au fil du temps : d'autres cartes postales le présentent en effet comme le Moulin de l'Aubier, le Moulin des Roses ou le Moulin de la Mauricère.

Incapable d'expliquer pourquoi il a un jour porté le nom de Tintin, un historien de la région, Monsieur Lafon, pense qu'il s'agit du surnom ou du diminutif de son ancien propriétaire. Le plus drôle, c'est que l'actuel, Monsieur Deil, est belge, mais qu'avant l'intervention de François, il ignorait complètement que son bien avait appartenu à Tintin.

RENCONTRE SPATIALE

Au terme de sa visite du château de Monbazillac, en Périgord, notre ami Bernard Salesse-Lavergne n'a pas manqué de déguster le vin réputé produit dans la propriété. Il nous assure qu'il n'en avait pas abusé lorsqu'il a cru, sur une affiche disposée là, reconnaître une image familière.

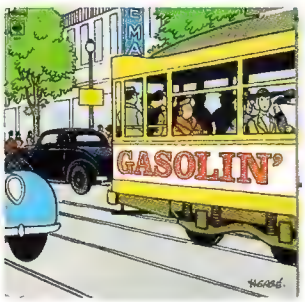
On le croit volontiers car, à moins qu'il s'agisse d'une pure coïncidence, il se pourrait bien que cette représentation de Cyrano de Bergerac flottant en combinaison bleue à proximité de la Lune, le verre en main, à la recherche de sa boisson favorite, s'inspire de celle du capitaine Haddock confronté au phénomène du whisky en boule dans *On a marché sur la Lune*. Qui oserait affirmer que cette similitude est le fruit du hasard ? Mais quand bien même, la rencontre entre le capitaine et Cyrano méritait d'être rapportée.

SANTÉ CAPITAINE !

Né en 1941, Haddock a 70 ans cette année. Pour fêter cet événement, nous avons décidé de lui offrir notre couverture. Nous ne publions pas d'article à son sujet exclusif, cette fois, mais notre ami fait l'objet de citations régulières. Il ne nous en voudra pas : il fait si souvent parler de lui dans notre revue qu'il n'a vraiment pas à se plaindre.

POP EN STOCK

Notre ami Steve Ferrière n'en finit pas de dénicher des pièces rares en brocantes. Tant mieux pour lui, et pour nous qui en profitons. Témoin ce disque vinyle 33 tours, datant de 1971, dont la pochette signée Hergé lui a tapé dans l'œil.



Apparu en 1970, le groupe pop-rock danois Gasolin' a connu un succès considérable durant les années 70. Le disque *Gasolin' 1* (CBS 64685) est son premier long-playing. Le ton en est quelque peu « psychédélique » et, entre autres sujets, les chansons traitent de suicide, d'avortement ou de « trips » à l'acide. Hergé le savait-il lorsqu'il a donné son accord pour qu'un extrait des *7 Boules de cristal* serve d'illustration à la pochette (l'image se prolonge au verso) ? On peut en douter. Mais probablement s'est-il laissé fléchir parce qu'il lui était revenu que Tintin était le héros de BD préféré de Kim Larsen, le leader du groupe. Considéré au Danemark comme les Beatles locaux, Gasolin' s'est dissout en 1978, à l'apogée de sa gloire. Éditées sur CD, des compilations ont cependant prolongé son succès.

En 2006, Anders Ostergaard (l'auteur du film *Moi, Tintin*) a consacré au groupe un documentaire remarqué. Souvent sollicité pour se reformer, Gasolin' s'y est jusqu'ici toujours refusé.

LES ALLÉGATIONS DE MONSIEUR ASSOULINE

À la lecture du feuillet que nous avions inséré dans la revue n° 47, Guy Hiernaux, juriste, revient sur la controverse autour de la prétendue adoption d'un enfant par Georges et Germaine Remi, rapportée par Pierre Assouline et contestée tant par Benoît Peeters que par Philippe Goddin.

Une procédure d'adoption durait de longs mois, si pas des années, nous rappelle-t-il. Avant d'entamer la procédure, il fallait « trouver » un enfant adoptable, ce qui n'était pas chose aisée. Les candidats à l'adoption faisaient souvent appel à des organismes spécialisés, en Belgique ou à l'étranger. Il leur fallait parfois se rendre eux-mêmes à l'étranger dans l'espoir d'en ramener un enfant adoptable. Rien de tout cela dans la vie d'Hergé.

Une fois l'enfant trouvé, il fallait faire dresser un acte d'adoption devant un notaire ou un juge de paix, et faire entériner l'adoption par un tribunal de la jeunesse, ce qui prenait encore des mois. Tout cela laissait inévitablement des traces.

Il n'était pas question de « prendre un enfant à l'essai » et de le rendre ensuite ! Une fois la procédure menée à son terme, elle était irrévocable.

Notre correspondant en conclut qu'au minimum Monsieur Assouline se trompe, ce qui revient à dire qu'au maximum il « nous » trompe, en rapportant tel quel le racontar d'une personne qui en voulait à Hergé. Car s'il s'était agi d'héberger un enfant difficile pour faire plaisir à un proche, et s'il avait fallu écourter son séjour pour comportement difficile, il n'y aurait pas là, dit-il, de quoi fouetter un chat. Faut-il y voir une certaine malveillance de la part de Monsieur Assouline ? Ce serait dommage de la part d'un grand écrivain, conclut-il.

BIEN MÉRITÉ?

On pensait avoir perdu la trace du docteur Müller. Mais la justice l'a rattrapé !

Cette nouvelle, qui réjouira les tintinophiles, nous a été confirmée par la presse locale, du côté de Montpellier. Malheureusement, Walter Rizotto n'a pas été autorisé à prendre la moindre photo, si bien que nous ne saurons pas sous quel déguisement le sulfureux docteur s'est présenté à la barre.

JUST LIKE TINTIN

Il sort indemne d'une machine à produire des saucisses !

C'est *La Libre Belgique* du 26 mai 2010 qui l'annonçait : un technicien de surface qui travaillait dans une usine du Massachusetts à été happé par la machine à mixer la chair à saucisse. Alors qu'il la nettoyait, celle-ci s'est remise en route subitement, le happant par la tête et les épaules. L'individu a heureusement pu être retiré à temps du mélangeur industriel. Il a été hospitalisé par précaution, mais s'en est tiré sans blessure grave.

À la place du journaliste, on aurait poussé l'enquête plus loin. Ne s'agirait-il pas d'une filiale des Ets. Slift, de Chicago ? Cette remise en marche intempestive ne serait-elle pas due à la fin d'un mouvement de grève ? Et puis cette question : un certain Tom Hawake n'a-t-il pas été engagé récemment dans l'usine ?

Julio ROSSO

LE GRAND FRÈRE DE TINTIN EST DÉCÉDÉ

À considérer la bonne bouille qu'il offrait encore à 98 ans à ceux qui venaient le saluer dans sa maison de retraite de Copenhague, Palle Huld avait fini par ressembler à un Haddock retiré des cabestans. C'est pourtant dans un rôle « à la Tintin » que le jeune Palle avait commencé sa carrière.

En février 1928, il avait remporté un concours organisé, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jules Verne, par le journal *Politiken*, celui-là même qui allait publier par la suite *Les Aventures de Tintin et Milou*. Ce quotidien proposait à un adolescent de 15 ans d'effectuer un tour du monde, comme envoyé spécial. Au cours des mois de mars et d'avril, son voyage l'a donc mené du Danemark en Grande-Bretagne, puis en Écosse, au Canada, au Japon, en Corée, en Chine, en Mandchourie, en Sibérie, en Russie, en Pologne et en Allemagne, avant de le ramener à Copenhague au terme d'un périple de 44 jours. Il y fut accueilli, paraît-il, par vingt mille personnes enthousiastes rassemblées sous les balcons du journal. Les souvenirs de voyage de Palle Huld, honorés d'une préface de Jean Jules-Verne, petit-fils du grand écrivain, furent édités en octobre 1928 à la Librairie Hachette, sous le titre difficilement évitable *Le Tour du Monde en 44 Jours*.

Palle Huld entreprit en 1934 une carrière d'acteur au Théâtre Royal Danois. Il apparaissait régulièrement dans des films et à la télévision, et n'avait pris sa retraite qu'il y a une dizaine d'années. Il est décédé le 26 novembre dernier. S'il semble plausible — voire probable — que son périple initial a pu influencer Hergé au moment d'imaginer Tintin, il reste que le dessinateur n'en a jamais fait état. Les détails qu'on a pu lire ici ou là à propos de certains collaborateurs du journal *Le Vingtième Siècle* ne sont donc que pures conjectures.

LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE MISSION DES DEUX OLIBRIUS ?

Notre ami Philippe Martin est tombé sur de vieilles connaissances, dissimulées au cœur d'un numéro du *Journal des Voyages* datant du 28 décembre 1913.

Philippe les a reconnus illico à leur allure débonnaire et à leurs bacchantes gémellaires. À ceux qui croient que Dupond et Dupont ne portaient pas la moustache en 1913, il répond que lors du procès qui leur fut fait à Tapiocapolis en 1975, ils ont assuré qu'ils la portaient depuis leur plus tendre enfance.

LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN
Les deux capitaines régents chargés du pouvoir exécutif.

Les voici au début de leur carrière, en république de Saint-Marin, déguisés en capitaines régents chargés du pouvoir exécutif. Impossible de savoir ce que les futurs agents X 33bis et 33bis allaient faire là. Top secret !

De passage en Inde, un autre ami, Alain Dhelin, les a surpris de faction sur les bords du Gange.

C'est à Rishikesh, sur les contreforts de l'Himalaya, sur

le cours supérieur du Gange, qu'Alain les a surpris plus récemment. Il leur a trouvé un air figé, hébété même, comme s'ils en avaient plein les bottes de surveiller des fleuves en crue. Cela ne les a pas empêchés de saluer notre ami d'un geste quelque peu contraint mais parfaitement synchronisé.

J.R.

FAUSSAIRES

Dans le lot de vieilles cartes postales que lui a rapporté son ami Max, Samuel a repéré deux photos prises en 1940 à Saint-Germain-Lembron. Sur l'une, il a reconnu Hergé en compagnie d'un inconnu. Mais Max a d'autant plus facilement identifié celui-ci que son nom figurait au verso : Trentin !

Sur l'autre cliché, Hergé est tout simplement en train de dessiner... Il aurait donc travaillé à un nouveau projet durant son séjour dans le Massif central ? Consultée par ses deux amis, Lucia est sceptique...

Faussaires, la nouvelle enquête de l'équipe de la librairie *L'Introuvable*, est un récit plein de rebondissements, où il est question si pas d'un album inédit d'Hergé, du moins de dessins perdus ou oubliés... et rapidement convoités.

Faussaires est le titre de l'album (en deux tomes) de Alep et Deloupy, mais qu'il n'y ait pas d'équivoque : c'est un vrai travail d'auteurs de BD, sans contrefaçon aucune, la quête du "Graal" du tintinophile menée par des protagonistes attachants, avec son lot de surprises et ses coups de théâtre. Voilà qui nous change des pastiches d'Hergé, des albums pirates et des autres approches mercantiles de son œuvre.

Deux tomes de 50 pages à l'italienne, en quadrichromie, vendus 12 euros, disponibles via Jarjille éditions à Saint-Étienne (www.jarjille.net).

UN CLIN D'ŒIL AUX ADH

Le dessin original du numéro 6 de la revue *Quatrième de Couv'* éditée par l'asbl *L'Univers de Marc Wasterlain* contient un clin d'œil à notre association. Merci à Marc.

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Marc Wasterlain sans jamais oser le demander est contenu dans cette revue. Contact e-mail : francisdegre@gmail.com ou tél. : 00/32/(0)64.66.54.36.

LES SCOOPS DE WALTER RIZOTTO

Notre ami Bruno Rayez a été fort surpris de découvrir la fusée du professeur Tournesol placardée sur la façade de l'aéroport de Naples, dans une publicité pour Ferrarelle, une marque italienne d'eau minérale. Le capitaine Haddock n'en est toujours pas revenu, lui non plus !

ASTRONAUTES MAIS ÉGALEMENT TINTINOPHILES

On pourrait parler de constat de Paulis... Notre ami Pierre-Emmanuel n'était pas dans la lune lorsqu'il a lu dans *La Dépêche* de notre revue 50 que Michèle Cédric avait reçu Hergé à la radio au lendemain de sa rencontre avec l'astronaute Frank Borman.

La preuve qu'il n'était pas distrait, c'est qu'il a remarqué que le numéro de vol Apollo que Jules Rouget avait attribué à ce dernier n'était pas le bon. Borman, nous précise-t-il, n'était pas participant d'Apollo 7 mais bien d'Apollo 8, le premier vol habité autour de la Lune, à Noël 1968. Dont acte.

Pierre-Emmanuel Paulis nous confirme que Borman, que l'on voit ci-dessous avec Hergé lors de leur rencontre à Bruxelles, n'était pas le seul tintinophile parmi les astronautes de la NASA.

Pierre Emmanuel a en effet rencontré à Washington Alan Bean, qui pilota le module lunaire d'Apollo 12 (la mission dont Hergé tira la bande dessinée publiée dans *Paris-Match*, fin 1969) et fut le quatrième Américain à marcher sur la Lune. Bean, qui est également artiste peintre, lui a dit être venu plusieurs fois en Belgique, et y avoir lui aussi rencontré Hergé, pour lequel il avait une grande admiration.

Un lecteur posséderait-il une photo de cette rencontre?

LES BONNES AFFAIRES DES AMIS DE HERGÉ

UNE VISITE À LA FERRIÈRE
CHEZ MONSIEUR ET MADAME HERGÉ

Cet ouvrage de seize pages tout en couleur est abondamment illustré au moyen d'un reportage photographique exclusif, réalisé dans la maison de campagne de Georges Remi à Céroux-Mousty et dans la propriété baptisée « La Ferrière » qu'il n'a cessé, depuis son acquisition, d'agrandir, d'aménager et d'embellir.

Il permet pour la première fois de détailler l'agencement de la demeure d'Hergé, d'apprécier son ameublement et sa décoration, d'admirer les nombreuses œuvres d'art et antiquités que le créateur de Tintin y a introduites, mais aussi de parcourir les allées de la propriété, d'admirer la maison et ses dépendances sous tous les angles, et même d'en connaître les recoins secrets.

Une série de photos d'Hergé et Hergée peu connues, et même totalement inédites pour certaines d'entre elles, seront intégrées au reportage.

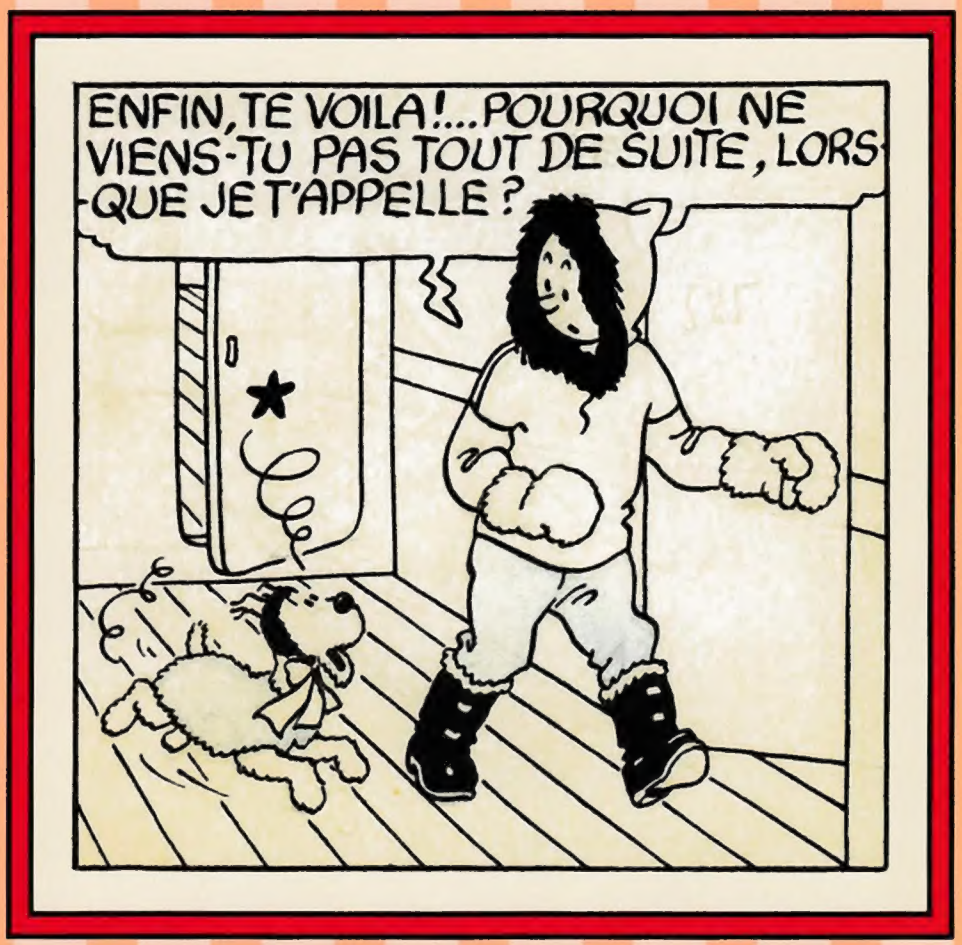
Ce numéro hors série de notre revue est disponible au prix de 12 €.

SONT TOUJOURS DISPONIBLES AU SECRÉTARIAT DES AMIS DE HERGÉ :
(tous les prix comprennent les frais de port et d'emballage)

Revue ***LES AMIS DE HERGÉ*** : les numéros 29 à 32 – dont il nous reste moins de 20 exemplaires –, et 36 à 50 inclus sont vendus en édition originale, au prix de 22 € par exemplaire. Tous les numéros épuisés sont disponibles sous forme de tirage couleur par ordinateur, recto verso et brochés, au prix de 22 € par exemplaire.

HERGÉ NOUS DIRAIT MÊME PLUS : l'asbl a édité la retranscription d'une série d'entretiens radiophoniques accordés par Hergé entre 1966 et 1979, auxquels nous avons ajouté d'autres éléments méconnus ou inédits. Ils ont également été enrichis d'une série de portraits du créateur de Tintin et illustrés de nombreux documents d'archives.
Tiré à 1 000 exemplaires, ce numéro hors série, qui compte 48 pages, est vendu au prix de 20 €.

HERGÉ COLLECTIONNEUR D'ART : les photos réunies dans ce livre ont été réalisées par André Soupart et sont pour la plupart totalement inédites. Elles permettent de découvrir la collection de peintures de Hergé, qui la présente avec passion et humour.
Ces images exceptionnelles sont commentées par Pierre Sterckx, l'ami et le conseiller artistique de Hergé.
Il existe un tirage de cet album luxueux limité à cinq cents exemplaires réservés aux Amis de Hergé. Ce tirage numéroté comprend une photo supplémentaire signée par le photographe. Il est disponible au prix de 30 €.


ENFIN, TE VOILA!... POURQUOI NE VIENS-TU PAS TOUT DE SUITE, LORS-QUE JE T'APPELLE ?